

Après l'été chaud

Seize mille hectares brûlés dans les Alpes (Pyrénées) en 1976... Près de dix huit mille hectares en 1979... Combien d'hectares dans les prochaines années ? Faudra-t-il seulement, pour éviter toute nouvelle catastrophe, encore plus de canadiens comme le réclame le PC, reboiser de nouveau comme avant ? Faudra-t-il recruter, comme le demande le maire giscardien de Fréjus, des milices à cheval afin de pouvoir arrêter à temps les gens qui «font du feu» ? (1). Faudra-t-il à coups de bulldozer tailler encore plus de pistes pour quadriller encore mieux la forêt afin de protéger les résidences secondaires ? Certes dans l'immédiat les moyens de lutte contre l'incendie ne doivent pas être négligés. En ne posant ni le problème de la désertification agricole, ni celui de l'invasion des résidences secondaires, des feux encore plus graves dévoreront encore davantage de forêts, renaîtront ici et là au cours des prochaines années. Les incendies de forêt en région méditerranéenne, ce n'est en effet pas un phénomène nouveau. Ils existent depuis l'antiquité. Ce qui, par contre, est nouveau, c'est la gravité de ces incendies, c'est leur extension rapide.

En effet, jusqu'à une époque récente, ces jardiniers de la nature que furent les agriculteurs, protégeaient la forêt de multiples façons. Leurs lopins de terre constituaient des pare-feux naturels. Les troupeaux qu'ils menaient pâturer en forêt, lorsqu'ils n'étaient pas trop grands, les débroussaillaient. Mais ces jardiniers ont disparu. La logique du marché capitaliste d'abord interrégional, puis du marché commun les a obligés à devenir de plus en plus «rentables». Certains ont dû délaissier les terres les moins productives, d'autres ont dû quitter leur pays. Le code forestier, interdisant les pâturages en forêt, contribua à la répression. Les terres devenues vacantes, les forêts ont été envahies par les broussailles ou reboisées ou urbanisées pour les résidences secondaires.

On peut donc envisager, pour réduire la gravité des incendies, soit des moyens de plus en plus dévoreurs d'énergie, tels les canadiens, soit de plus en plus répressif mais au succès douteux (2), soit permettre aux derniers jardiniers de la nature, lorsqu'ils existent encore, de se maintenir, soit à d'autres de se réinstaller... Mais cela ne se fera pas spontanément.

Le PSU a proposé pour cela que l'on crée, au niveau de petites régions de la dimension par exemple d'un canton des **centres de Travaux et de Gestion des Forêts** (3) qui pourraient procurer des emplois à temps plein ou à temps partiel (ce qui permettrait à certains agriculteurs de rester). Ces centres devraient être chargés tout à la fois de la gestion, de la plantation, du pâturage en forêt, de la récolte du bois. On pourrait ainsi maintenir la masse végétale à un niveau réduisant les risques d'incendies graves et produire, mais de manière plus moderne, de nouveau de l'énergie (4), du compost, de la viande, etc. tout en créant des emplois en zones rurales. Ce n'est qu'à cette condition qu'on réconciliera les habitants avec leur environnement.

La Commission Nationale Agriculture et Forêts du PSU.

(1) Seul un petit nombre d'incendies est dû à la malveillance. Encore faudrait-il cer-

ner avec précision, dans ce cas, les motivations des incendiaires. Un autre mode d'élaboration et de contrôle des P.O.S permettrait sans doute de régler ce problème.

(2) Voir à ce sujet : **Germinal**, périodique agricole du PSU, n° de juillet 1979, 3F ; **PSU Documentation** n° 131 «la Forêt», série capitalisme et socialisme, 26 pages, 6F, disponible au PSU, 9 rue Borromée, 75015 Paris.

(3) Que la forêt a toujours produite. Mais on pourrait aujourd'hui envisager d'autres moyens de récolter et de convertir toute la masse végétale (et plus seulement le gros bois) en énergie, par exemple par pyralise...

Un espace pour la vie...

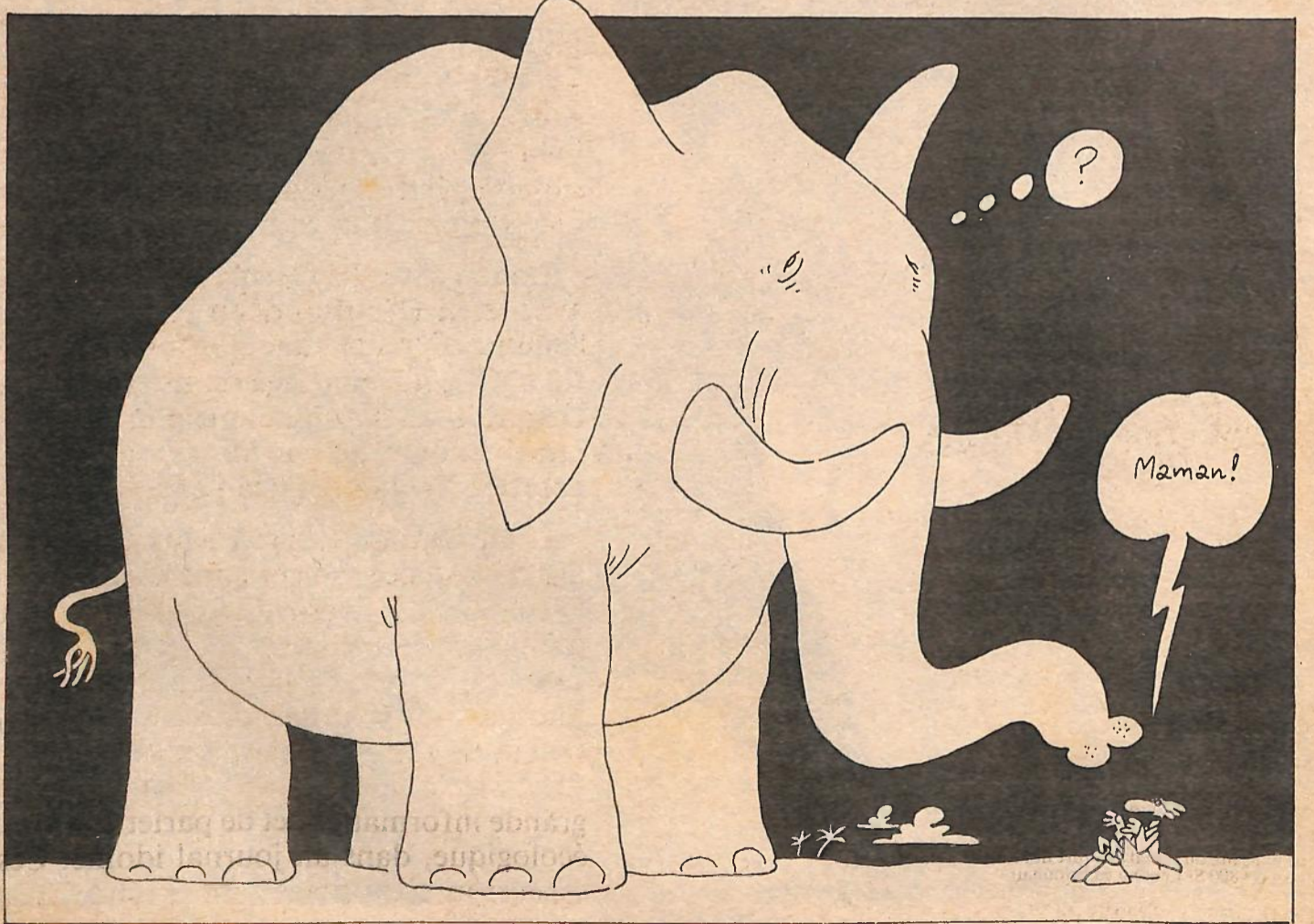
Cet été j'ai refait le toit de la maison de mon amie pour oublier la cohorte de malades, blessés, mangés par les machines que j'avais ingurgité depuis un an. Pour oublier (quelle honte !) que j'aurai bientôt à pratiquer une médecine où le conseil de l'ordre n'est pas prêt de disparaître. Une médecine en liberté surveillée ; une médecine où le nombre de lits d'hôpitaux s'en va diminuant (ce qui ne manque pas de donner un nouveau souffle aux cliniques privées) ; où le nombre

de psychiatres et autres disciplines «secondaires» va être sévèrement diminué. Bref, pas un avenir bien rose. On va me répondre : tu oublies les anti (ou para) médecines. Hé bé, en lisant ce qui s'écrit là-dessus, je me dis que je ne suis pas en train de finir sept ans d'études médicales (eh oui, sept ans...) pour remplir afin de pouvoir me mouler dans des techniques et un vocabulaire aussi ésotériques et incompréhensibles que ceux de la médecine officielle. Quand je lis les articles de Régis Pluchet, je n'ai vraiment pas envie de me lancer dans l'homéophytogalvanocosmogonocothérapie ! Les anti-choses ne seront-elles jamais qu'autre chose que de fidèles miroirs des choses ?

Bien que les deux derniers papiers de Pluchet soient bien et ne comportent pas de contre-vérités, je remarque que ce qu'il écrit circule dans le corps médical par l'intermédiaire de la très officielle revue du praticien. Ses articles, en fournissant une liste de dictionnaire, ne vont que pousser les gens à avoir le «pradal» à côté du «Larousse médical». Ceci ne leur donnera pas pour autant les notions d'hygiène élémentaires ni la connaissance de la douleur et les principaux types de maladies. Pourtant, une bonne éducation sanitaire libérerait la moitié des chaises dans les salles d'attente et des notions de prévention d'accident (couteau, gaz, feu) replaceraient les gens en face de leur corps

Soif d'aujourd'hui

Toute ma vie j'ai parcouru le monde...



Maman!

petit-voulet

objectif (libre à eux de le relier au zen et au cosmos en plus). Ils ne pourraient alors se réfugier dans l'ulcère et la spasmodie pour éviter de faire le ménage dans leur vie quotidienne, leur sexualité, leur boulot. Bref, ces notions obligerait les gens à bouger, à faire émerger dans la conscience publique le politique de leur quotidien. Comme disent les tenants de l'autonomie italienne : «ce serait un espace de plus de gagné pour la vie».

Mais quand on bosse comme médecin dans un quartier, comment crier que M. Untel se suicide dans l'alcool parce qu'il a divorcé et qu'il n'a pas baisé depuis deux ans ? Comment crier pour la main restée sous la presse ? Bref, comment faire pour que son jardin se mêle à celui des voisins et que toute la commune fasse de même...

Ces quelques lignes n'ont pas pour but d'exclure la réflexion politique, le savoir médical ou la mécanique auto. Mais il faut les intégrer autrement qu'en blocs antagonistes, séparés. Hé oui, un médicament n'est pas une potion magique, mais a des effets fastes ou néfastes logiques. De même qu'un cardan est loin d'être un baton de sorcier. De même qu'un discours politique doit cesser d'être une messe (même si on respecte la liberté des cultes !).

Bref, j'ai bien l'intention de continuer à lire la GO, de causer, de vivre, d'être un médecin. Je vous dirai dans dix ans si je correspond au portrait-robot «à la solde de l'industrie pharmaceutique et du pouvoir médical en place» ou bien «médecin aux pieds nus». Tout ce que je sais, c'est qu'il m'est impossible d'évoluer dans un sens ou dans l'autre, seul. Que j'ai besoin des usagers et des scientifiques car je ne suis pas le «vrai», la «pointe avancée de la révolution dans le prolétariat», le «guide»... mais un individu de sexe masculin qui tire sa vérité du monde vivant qui l'entoure. Pour cela, j'ai aussi besoin de la GO. C'est sûr, faut que vous teniez ! On n'a pas le droit de mourir quand on est une pierre d'angle. Alors, démerdez-vous ! Même si ça sent la lutte intestine dans vos colonnes. Même si une des causes principales des difficultés que vous connaissez est la vacance des luttes, la vacuité des discours et la vanité des discoureurs (euses) comme on a pu le constater dans les numéros de juin/juillet.

Marc Simonet ●

Sommaire

Plogoff l'irréductible	p 4 et 5
Hélicopt : des capteurs différents	p 7
La chasse sauvage	p 8
Le théâtre primal	p 9
Les femmes en couches	p 10 à 12
Assistance totale	p 13
Les murs ont des oreilles	p 14
La marche des femmes	p 16



Administration : Bourg de Saint-Laurent en Brionnais, 71 800 La Clayette
Tél.: (85) 28 17 21. Téléx : ECOPOLE 80 16 30 F.

Notre téléx est à la disposition des lecteurs.
Par l'intermédiaire d'un poste public téléx-PTT, il est possible de nous envoyer des articles.

De même, nous pouvons recevoir des communiqués, qu'à notre tour et avec notre propre téléx, nous pouvons rediffuser à la presse (dans ce cas, mettre «à rediffuser» en tête du message pour que nous la mentionnons sur bande perforée).
Pour toute information de dernière minute, vous pouvez téléphoner jusqu'à dimanche 16 h.

SARL Editions Patratras, au capital de 2100 F.

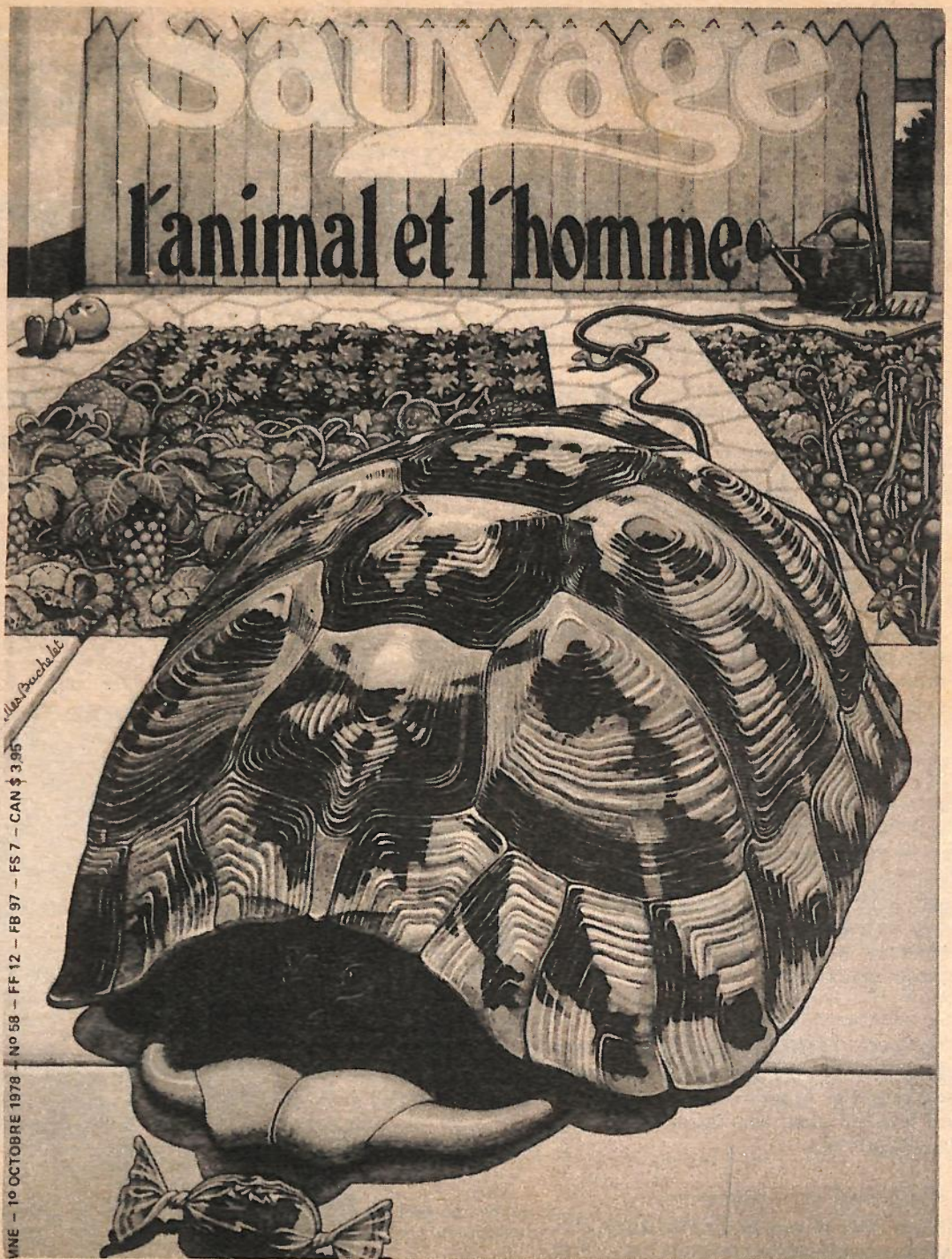
200F à 300F selon vos revenus, 250F minimum pour l'étranger. 180F pour les collectivités. 150F pour les cas sociaux patentés (chômeurs, objecteurs, insoumis, taulards).

Chèque bancaire ou postal à l'ordre des Editions Patratras, Le Bourg, 71 800 St Laurent en Brionnais.

Pour les changements d'adresse, joindre la dernière bande d'envoi et 2,40F en timbres.

Nous vous demandons un délai de 15 jours pour effectuer les abonnements, réabonnements en retard et changements d'adresse.

La Gueule Ouverte n° 277 du 5 septembre 79



VNE - 10 OCTOBRE 1978 - N° 58 - FF 12 - FB 97 - FS 7 - CAN \$ 3,95

Coup de théâtre la semaine dernière dans les sphères journalistiques et écologiques: Claude Perdriel annonçait sa décision de suspendre la publication du **Sauvage**. Officiellement, la raison invoquée est d'ordre pécuniaire, le groupe «**Nouvel Obs**» décidant d'investir toutes ses forces dans **Le Matin** qui a besoin d'être encore soutenu avant de devenir le grand quotidien de gauche dont rêve Perdriel. C'est la loi des journaux appartenant à un même groupe de presse de subir les fluctuations des vases communicants: quand toutes les forces sont mises sur un organe, les autres en subissent le contre-coup. Pourtant, avec un tirage mensuel moyen de 70 000 exemplaires et 20 000 abonnés, **Le Sauvage** n'est pas dans une si sale situation. L'équipe n'exclut pas la possibilité de poursuivre la publication en devenant autonome. Avec tous les aléas que ça suppose, cette solution ne serait pas mauvaise car elle permettrait une gestion et une conception sans doute plus près de l'écologie.

De son côté, **La Gueule Ouverte** est aux prises depuis longtemps avec les difficultés d'un journal libre mais sans appui, dont l'équipe s'épuise dans l'effort permanent pour la maintenir à flots. Chaque bouclage est un tour de passe passe, on se demande chaque lundi matin comment on a fait pour sortir le numéro de la semaine, dans les conditions où on travaille. Et je sais que notre confrère **Ecologie** connaît aussi ce genre d'équilibrisme.

D'où vient que les journaux écologiques, dont certains ont sept ans d'existence, soient encore sur la corde raide? D'où vient que l'écologie, à l'inverse du féminisme, n'ait pas engendré une presse multiple, des éditions, des plumes en un mot? Peut-être n'est-ce pas de prose que l'écologie a besoin. Peut-être pas de ces journaux-là. Pourtant tous les mouvements sociaux éprouvent le besoin de s'exprimer dans un langage qui leur soit propre, et ce n'est pas la même chose de parler d'écologie dans un journal de grande information, et de parler d'information à travers le prisme écologique, dans un journal idoine. Ces temps, on dirait que les espaces où s'exprimer vont se rétrécissant.

C.D.

Plogoff : des moutons irréductibles

*Bout-de-Bretagne et Bout-de-chandelle voisinent au cap Sizun
Bout-de-chandelle veut le nucléaire, Bout-de-Bretagne n'en veut pas.
Alors ?... Bout-de-Bretagne construit une bergerie.*

L'été qui s'achève ne nous aura pas saoulé de grands rassemblements. Sauf à Plogoff où, dimanche 26 août, près de dix mille personnes sont passées sur les falaises, tout près de la pointe du Raz, sur le futur (?) site nucléaire.

Convergence estivale ou étape militante sur la route du retour des vacances ? Vous n'y êtes pas du tout. Point de traces de grande organisation, point de fléchage, de tickets de bouffe, de 50 et tutti quanti. Plutôt un grand rassemblement régional, presque local : le temps présent d'une lutte, sorte d'espace entre hier et demain.

L'objectif était de sceller la lutte dans une dimension concrète, en l'occurrence une bergerie. Je puis affirmer aujourd'hui que le ciment, sur la lande, est des plus vigoureux.

Dimanche, 15 heures : Le cortège, élus municipaux ceinturés de tricolore et voiture sono en tête, quitte la mairie de Plogoff pour rejoindre par un sentier zigzaguant entre deux murs de pierres à travers la lande et la bruyère, la bergerie, longue bâtisse de parpaings et de fibrociment à moitié enterrée à cause du vent souvent violent par ici. On est à deux pas de la baie de Feunteun Aod, site retenu par EDF.

Là, au milieu d'une foule dense, dans un parc clôturé, Jean Marie Kerloch, maire de Plogoff et Président du comité de défense, prononce «à la bonne franquette» son discours inaugural.

«Une réalisation existe maintenant sur le site. Plogoff ne se contente pas de dire non à la centrale. Nous allons montrer qu'il est possible de faire



revivre les terres du Cap Sizun. Ce parc à moutons est un défi lancé à ceux qui ne pensent qu'à l'argent. C'est le seul béton qui sera coulé ici. Cette bergerie existe, nous la défendrons». Derrière moi une vieille dame ajoute : «Et comment donc !»

La sono n'est pas très puissante, le vent emporte les mots et beaucoup n'entendent que des bribes du message. Mais il s'agit plus d'affirmer la volonté de lutte commune, de prendre à témoin gens, bâtisse et lande de sa propre détermination que de faire un long exposé.

Applaudissements et bousculade aux portes de la bergerie. Chacun veut voir. Sur le fronton du bâtiment, une fresque ensoleillée, œuvre d'un peintre local (grand prix de Rome) joue les cadrans solaires et déclare : «Plogoff-Le Pellerin, même combat». Sur les portes en aluminium s'étale, en grandes lettres noires, la devise du jour : «Notre avenir, c'est notre affaire».

Le maire coupe maintenant un ruban vert (couleur d'espérance) et brise sur la porte une bouteille de champagne. Que vogue la bergerie !

A l'intérieur, point d'odeur ovine mais de chatouillants parfums de gâteaux que les pâtisseries antinucléaires de la région ont confectionnés en fort grand nombre (détail qui révèle bien l'étendue de la solidarité régnant dans la région).

L'atmosphère autochtone, presque familiale de cette journée (qui s'est terminée le soir par un fest-noz) est sans doute le fait le plus marquant. C'est toute une région qui, spontanément, est venue fêter sa bergerie et dire non au nucléaire. Sur les routes, pas une seule affiche mais tout le monde sait et soutient la lutte pour Plogoff. Pas étonnant que le lointain Larzac, où les paysans viennent de moissonner des teurs appartenant à l'armée, soit si présent ici et pas seulement sous la forme d'un message de soutien accompagné de quelques morceaux de roquefort.

Une histoire déjà longue

Si la bergerie de Plogoff apporte une pierre supplémentaire à la lutte, celle-ci a déjà une longue histoire. C'est en effet en 1974 qu'apparaît pour la première fois un projet de centrale nucléaire à la pointe de la Bretagne. A l'occasion d'une visite, M. Jarrot - ministre de la Qualité de la Vie - affirme toutefois : «Vous n'en aurez pas si vous n'en voulez pas !» Propos à l'époque fort giscardien.

Quelques mois plus tard, une lettre de la préfecture informe la mairie de Plogoff que cinq sites vont faire l'objet d'études et qu'une réponse des élus doit être fournie sous quinze jours. Etonnement du maire et des conseillers municipaux qui trouvent le délai bien court pour un problème aussi important. Le préfet lui-même en convient qui promet des études : «dont vous aurez les



résultats au cours du premier semestre». Comme le fait remarquer Jean-Marie Kerloch, «on a juste oublié de nous préciser l'année car les résultats on les attend encore !»

En juin 1976, première escarmouche. EDF annonce la venue de techniciens pour les premières études sur le site. Aussitôt, à Plogoff, c'est le branle-bas de combat et un conseil municipal extraordinaire délibère devant la population. Résultat : contre !

Deux jours après, quand les techniciens arrivent, ils trouvent tous les accès au site barricadés et tenus par la population qui veille jour et nuit. Le maire et quatre élus convoqués à la préfecture rejettent la version du préfet tendant à tout mettre sur le dos de mystérieux «cheveux longs». La population tient bon et les études sont finalement remises... à plus tard !

Alors que les habitants de la région commencent à s'imaginer que l'affaire est close, à l'automne 78, ça redémarre par l'intermédiaire du Conseil Economique et Social qui émet un avis favorable à la construction d'une centrale dans le Finistère. A cette époque deux sites restent en course : Plogoff (à la pointe du Raz) et Ploumeguer (près de la pointe Saint Mathieu, à l'Ouest de Brest). Quand vient le tour du conseil général de donner son avis sur la question, Guermeur, député RPR du Finistère entre en lice. Retournant sa veste et faisant fi de ses promesses électorales, il se déclare tout à coup favorable à la construction. Les Plogoviens qui réclament audience (et finissent par obtenir l'autorisation de défendre leur position) vont alors se trouver devant une commission somnolente dont l'opinion est déjà manifestement «faite». L'avis tombe : favorable.

Novembre 78 : la scène se passe à Quimper où siège le conseil général du Finistère. On a changé quelques têtes mais on s'apprête à rejouer la même scène. Le rapporteur des débats est à nouveau Guermeur qui, contre l'avis de la population, va une fois encore emporter le morceau. Les conseillers votent contre Ploumoguer et pour Plogoff. «Le général Guermeur nous a trahis, mais il ne nous aura pas» proclame-t-on dans le cap Sizun. Depuis, côté officiel, c'est le silence, hormis quelques stratégiques déclarations de pontes d'EDF et du gouvernement sur les malheurs bretons et le déficit énergétique (1).

Pour la vie du cap

Lorsque le 30 juillet dernier est arrivé en mairie de Plogoff le dossier préalable

à l'enquête d'utilité publique, la riposte de la population était prête depuis longtemps. Aux décrets rendus par les conseils régional et général, fin 78, Plogoff avait, on le sait, répliqué par d'imposantes manifestations. En septembre, 8000 personnes défilèrent sur le site et déplacèrent d'importantes délégations à Brest le 23 septembre (GO n° 229). Rebelote le 18 novembre, cette fois à Quimper, où malgré un imposant dispositif policier et une parano soigneusement entretenue par la préfecture, la manif rassemble 10 000 personnes et ce, sans incidents.

Le 10 janvier 79, Le Pellerin, autre site breton, est déclaré d'utilité publique. Face à la menace qui se précise, Plogoff et Le Pellerin associent leurs destinées et se déclarent villes jumelles.

En mai, c'est l'occupation pendant une journée d'un bateau du CNEXO venu procéder à des études ; puis, le 3 juin, lors de la journée internationale antinucléaire, 9000 personnes viennent poser sur les terres du GFA la première pierre de la bergerie. Outre l'importance et la fréquence des manifestations, ce qui frappe ici c'est l'espèce de détermination sensible et farouche que l'on sent chez bon nombre d'antinucléaires du Cap. Elle est à la mesure de l'attachement à un pays. Quand je l'avais rencontré en janvier dernier, le maire de Plogoff m'avait déclaré : «Les gens d'ici sont en alerte. S'il se passe quelque chose d'insolite autour du site, on est tout de suite prévenu».

Un GFA optimiste

Autre aspect de la lutte et non des moindres : le GFA. Créé il y a un an, il rassemble aujourd'hui une vingtaine d'hectares disséminés sur tout le site et quelques 2000 personnes ont apporté leur part en numéraire. On peut bien sûr toujours y souscrire (2), la part étant, comme c'est devenu coutume, fixée à 100F. Ce GFA sur lequel vient d'être construite une bergerie illégale (puisque le permis de construire n'a même pas été demandé) et de surcroît autorisée par la mairie, n'est pas sans rappeler un illustre précédent, là-bas sur le Causse. Les plogoviens ont bien l'intention de suivre cet exemple afin de donner un rôle offensif à leur lutte.

Tenter l'expérimentation d'énergies nouvelles ne siérait-il pas à un GFA antinucléaire ? A la préfecture on a, paraît-il, été surpris de la rapidité de l'érection de la bergerie. On pensait même qu'elle ne se ferait pas. Décidément, ces Bretons irréductibles sont une écharde empoisonnante dans le pied du préfet, dont il est bon de rappeler qu'il



est le troisième en poste depuis deux ans, ses prédécesseurs n'ayant pas résisté à la marée noire et à la crise du porc.

S'il est indéniable que le GFA et la bergerie ont donné une nouvelle vague d'enthousiasme à la population du Cap et fait basculer bien des indécis dans les rangs antinucléaires, ceux-ci ne peuvent guère prédire quel sera l'avenir de leur lutte. Depuis l'ajournement, pour un an, du projet du Pellerin, Plogoff reste le seul site où se déroule une lutte populaire sur le terrain. Position somme toute délicate, même si elle permet de tenir compte des expériences précédentes. Mais peut-on affirmer que les expériences, donc les stratégies, sont toujours semblables ? «Il y a bien sûr de l'imprévu, mais on prendra des décisions au moment voulu» assure, plein de confiance le maire de Plogoff.

Quant à l'état de décomposition actuel du mouvement antinucléaire, on ne semble guère s'en préoccuper ici, tant on est persuadé que «notre avenir c'est notre affaire». Les gens de Plogoff à l'image de leur maire, véritable chef de file de la lutte, ont une telle foi, une telle certitude presque naïve en la réussite de leur lutte qu'on a envie de croire avec eux que cela suffira à stopper la menace nucléaire. C'est déjà pas mal !

A suivre.

Dominique. ●

(1) Tel Marcel Boiteux en février dernier (voir GO n° 274).

(2) Pour tous renseignements concernant le GFA, s'adresser à la Mairie de Plogoff, 29151 Plogoff.

Raz la pointe

L'anse de Feunteun Aod, site logné par EDF et située sur la côte Sud du Cap Sizun, à cinq km de la pointe du Raz. A cet endroit, la côte granitique est très découpée et les courants qui la longent sont variables et tourmentés. EDF envisage pour compléter les 80 hectares pris sur la lande de faire tomber une partie de la falaise à la mer : cela afin d'obtenir une excavation d'un km de long sur environ 360 mètres de large... Une paille ! Est également prévue la construction d'un port pour amener les matériaux : la digue développée aura une longueur de 1800 mètres... Quant à l'impact éventuel sur les courants, il n'en est bien entendu question nulle-part. De toute façon, il est bien connu qu'une fois le chantier lancé on trouve toujours des solutions aux problèmes qui se posent ! Tel semble être l'état d'esprit qui a présidé à la rédaction du dossier de demande d'utilité publique (1) présentant le projet (on peut le consulter à la mairie de Plogoff). Il est à l'image de ceux de Malville, Braud, Le Pellerin... puisqu'il masque les risques et les déchets, ignore les problèmes et les études en cours et ne tient évidemment aucun compte des remarques et avis de la population.

(1) Le groupe Evit Buhez Ar'C'hab a publié quelques commentaires de ce dossier. On peut se les procurer à Evit Buhez Ar'C'hab, 9 rue Balavoine, 29122 Pont-Croix.

Pouff ! pouff !!

Dès 76, on vit des barricades à Plogoff. A cette époque, l'éventail des forces était composé du comité de Plogoff (auquel participaient déjà des élus), de CRIN et CLIN disséminés sur toute la région et d'une association dont l'intitulé «Evit Buhez A'Chab» (prononcez Evit Buhez Arab) qui signifie «pour la vie du cap», illustre le caractère plus strictement écologique. Au sein des CRIN on retrouve beaucoup de gens de gauche (PS, PSU) et inévitablement des frictions se font sentir entre les différentes composantes du mouvement. L'unité se maintient tant bien que mal et, aujourd'hui, si les CRIN se sont essouffés, le comité de Plogoff et Evit Buhez restent très actifs.

Bêêêêh

C'est le lendemain de l'arrivée en mairie du dossier d'enquête que le chantier de la bergerie a véritablement démarré. Rapidement, c'est toute la population du village qui s'est mise à l'ouvrage, aidée en cela par quelques étrangers (entendez par là habitants hors du Cap). Les maçons ont maçonné, les charpentiers charpenté, les menuisiers menuisé et ont livré en à peine un mois une belle bergerie prête à l'emploi dans laquelle un berger et 120 moutons doivent s'installer avant la fin de l'année. S'ils n'ont rien voulu me dévoiler de leurs projets précis, les gens d'Evit Buhez et du comité Plogoff m'ont néanmoins laissé entendre que ce n'étaient pas les idées qui leur manquaient.



Giscard, Bokassa, l'ivoire



Samivel

L'éléphant d'Afrique, le plus grand des animaux terrestres, est en train de disparaître, et les autorités françaises portent une lourde responsabilité dans son extermination. C'est ce qui ressort d'un récent rapport de Craig Van Note, vice-président exécutif de Monitor sorte de fédération d'associations américaines pour la protection de la faune.

Il existe en effet une véritable «French Connection» de l'ivoire, qui repose sur l'amitié unissant Giscard à certains chefs d'Etats africains, notamment Bokassa et Mobutu. Pour pouvoir continuer à chasser au Zaïre et en Centrafrique, Giscard a évidemment tout intérêt à rester en bons termes avec eux et à fermer les yeux sur le trafic de l'ivoire.

Toutes les deux ou trois semaines, une colonne de camions militaires arrive à Bangui : ils sont chargés de défenses d'éléphants, qui sont déposées sur le terrain de parade de la gendarmerie. Elles sont ensuite embarquées sur l'une des deux caravelles fournies par la France à Bokassa. Celles-ci les emportent à Roissy. Certaines restent en France, les autres repartent pour la Belgique, l'Allemagne Fédérale, le Japon ou Hong-Kong.

C'est grâce à l'ivoire que Bokassa a pu s'offrir toutes ses richesses : palais à air conditionné, villas en France et en Suisse, etc.

Jusqu'à une date relativement récente, le Zaïre hébergeait encore des centaines de milliers d'éléphants. Ceux-ci sont actuellement massacrés à un rythme incroyable. Dans certaines provinces, chaque village doit fournir, chaque année, deux cents kilos d'ivoire au gouverneur provincial.

En avril et mai 1978, des tonnes de pesticides ont été répandues dans une forêt proche de Kisangani, dans le nord-est du Zaïre. Des millions d'éléphants succombèrent et, avec eux, une grande partie de la faune. Leurs défenses aboutirent à Kinshasa et de là-bas, en France... L'un des avions en était si lourdement chargé qu'il ne put décoller.

Une fois arrivée, par tonnes, à Roissy, l'ivoire part pour être travaillé vers la Chine ou le Japon, mais une partie est travaillée dans des ateliers parisiens.

Les marchands d'ivoire de Paris n'ont pas, pour leur part, mauvaise conscience, pas plus que les fourreurs, par exemple. Il n'en reste pas moins que les premiers coupables sont les acheteurs des pays riches : tant qu'ils voudront de l'ivoire, les éléphants seront massacrés, avec la complicité des potentats africains et de leurs protecteurs.

J. J. Barloy ●

La bête sort du brouillard

Après neuf passages dans l'ordinateur de mes fiches sur la Bête du Gévaudan (la GO n° 275), voici les éléments qui ont pu être dégagés par M. Richard Tomassone, directeur du laboratoire de biométrie de l'INRA à Jouy-en-Josas.

1) Une variation dans le temps. Les attaques sont homogènes en 1764 et au début de 1765. Le troisième trimestre 1765 est au contraire très différent. Puis on retrouve une situation uniforme jusqu'à la fin de l'affaire. D'où l'hypothèse : d'abord un coupable, puis plusieurs, puis à nouveau un seul.

2) Le cas des hommes diffère de celui des femmes. Les premiers ont

souvent le cuir chevelu arraché, ou ne sont que blessés. Les femmes surtout si elles sont âgées, sont décapitées : elles sont attaquées le matin, dans les bois notamment.

Deux autres remarques :
- La description la plus fréquente de la Bête (pelage rougeâtre et raies noires sur le dos) évoque un loup de Sibérie qui aurait été lâché dans la région.
- L'histoire de la Bête évoque irrésistiblement certaines affaires de loups-garous.

Affaire à suivre.

J. J. Barloy ●

Raminagro(bis)

Il est facile de critiquer les refuges pour chats comme le font J. et J. Pontet, mais il faut remarquer qu'ils n'apportent aucune autre solution au problème de la prolifération des chats.

Dans la situation actuelle, les refuges sont un moindre mal : ils n'ont aucun rapport avec les zoos où sont détenus des animaux arrachés à un milieu naturel où ils menaient une existence normale.

Calculer la densité de chats par mètre carré, c'est oublier qu'un

chat, comme tout être vivant, vit dans un espace à trois dimensions et est capable de grimper... Et il faut sans doute mieux, malgré tout, qu'un chat meure du coryza dans un refuge plutôt que d'agoniser, le ventre ouvert, dans un terrain vague.

Cela dit, il est évident qu'il y a un refuge et refuge, et que tous ne sont pas recommandables

J. J. Barloy et D. Chartrain ●

Ordonnance

Barreaux : Ce n'est pas facile de vivre en prison. Tout le monde vous le dira, surtout ceux qui n'y sont jamais allés. Jean-Louis Cassia, enfermé à Varcès, a trouvé le truc : il joue de l'encre de Chine pour passer le temps et fabrique avec son complice, Rémy Riboulet, des recueils de BD. On peut leur commander **Help ! Bandes dessinées d'un taulard**. Chaque lettre que vous leur enverrez à ce propos sera une bouffée d'air frais, j'imagine. Ne vous attendez pas à lire du Mœbius. Le scénario est souvent faible et le dessin tremblotant. Mais le recueil est sauvé par l'esprit qui a présidé à sa création, la volonté de deux gars qui prouvent que la liberté existe même entre quatre murs, quand on veut. Ecrire à Jean-Louis Cassia, BP 15, 38760 Varcès. Il faut lui envoyer un peu de sous, en timbres, je pense.

Monstres : Casterman a eu la bonne idée, devant le succès de la série des aventures d'Adèle Blanc Sec (quatre volumes indispensables) de rééditer deux histoires de Tardi, **Adieu Brindavoine**, et **La fleur au fusil** en un seul album couleurs. C'est plein de fantasmes, de coups de feu, de pauvres mecs paumés et de petits chefs minables. En plus **La fleur au fusil** est un violent réquisitoire contre la connerie de la guerre. L'univers de Tardi n'est pas de tout repos. C'est un marécage plutôt gluant d'où on a du mal à se tirer. Un peu comme autour de nous, quoi.



Tardi dans le mensuel «A suivre».

Moulin à vent : C'est toujours mieux de savoir contre quoi on se bat pour éviter de confondre une centrale nucléaire et une boîte de camembert. C'est pourquoi je vous conseille fortement de faire un tour au Musée National des Techniques pour y apprendre comment sont nées et ont évolué toutes les inventions qui conditionnent notre vie d'aujourd'hui, du téléphone à la brosse à dents électrique. Un voyage dans un univers rétro ou une descente aux enfers ? Au choix. Musée National des Techniques, 292 rue Saint Martin, 75003 Paris. Tél. 271 24 14.

Noir : Pascal Dupont, journaliste à France Culture, a une obsession, le peuple de la nuit. Des infirmiers de garde de la Samu aux danseurs de disco, en passant par les flics qui tournent tous feux éteints pour jouer aux gendarmes et aux voleurs, il a fréquenté, interviewé, cherché les motivations de ces drôles de gens qui se réveillent quand le soir tombe. C'est l'occasion d'une longue dérive pleine de références culturelles (c'est parfois chiant) et de lucidité. Dupont est plus à son aise dans les reportages à chaud (une nuit avec les combattants à Beyrouth, par exemple) que dans la philosophie, mais si vous vous accrochez vous apprendrez des tas de choses. Au fait, ça s'appelle **Vous avez remarqué, les nuits sont de plus en plus courtes**, et c'est publié dans une nouvelle collection, **Les travaux et**

les jours, chez Hachette. Vous savez tout, je vais me pieuter.

Gandhi : Comme son sigle l'indique, le CLICAN est le Centre Local d'Information et de Coopération pour l'Action Non-Violente. Il fait un travail considérable de sensibilisation et de mise en circulation de renseignements pratiques sur les luttes importantes du moment, surtout anti-nucléaires et anti-militaristes. Avec, entre autres, un bulletin trimestriel qui propose des actions concrètes et détaillées. On vous mâche le travail. Certains tracts du CLICAN ont été diffusés à plus de cent mille exemplaires. Un beau record qui mérite qu'on leur apporte un peu d'aide : CLICAN, BP 624, 83053 Toulon Cédex. Tél. (94) 98 41 02.

Lonesome : Après Tintin la semaine dernière, un autre héros bien de chez nous, Lucky Luke. Ça me fait toujours rire, sans la moindre honte. Dans **Défi à Lucky Luke**, de Morris et Goscinny, aux Ed. Dargaud (coll. 16-22, n° 31), six courtes aventures du héros flegmatique et de son cheval Jolly Jumper qui escalade des à-pic en disant tranquillement : «bah, c'est moins dur que de grimper aux arbres». Une façon comme une autre (et plutôt sympathique) de retourner comme une crêpe les clichés des westerns machos et sanglants.

Docteur Bernard Blanc ●

Héliocapt

Une boîte pas comme les autres...

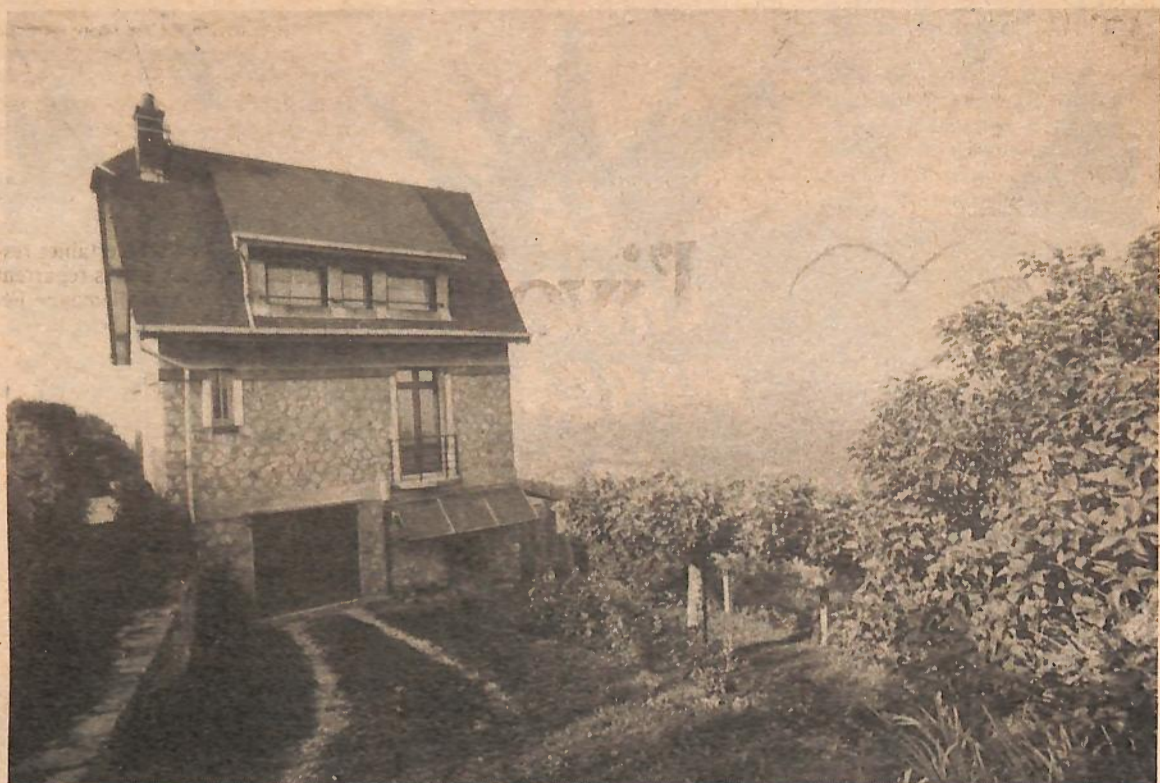
Il y a trois ans, Michel et Christine Lacoux étaient venus s'installer à Moulins-Engilbert, petit bourg au pied du Morvan, dont Christine était originaire. Lassés de Paris, ils voulaient vivre autrement... Et travailler autrement. Ils décidaient donc de créer leur entreprise. Sans grands moyens, mais mettant à profit les compétences qu'ils avaient pu acquérir dans le domaine du polyester, comme employés d'une importante société de produits chimiques, ils commencèrent la fabrication de serres autoportantes en polyester moulé : idée nouvelle, modèle déposé, technologie simple, fabrication demandant peu d'investissement...

Dès cette époque, ils songeaient aux capteurs solaires, d'où le nom d'Héliocapt qu'ils donnèrent à leur entreprise. Mais fabriquer des

capteurs solaires demandait un investissement non négligeable, un outil technique et une structure commerciale déjà affirmés. Ce qu'ils n'avaient pas et ce que les serres avaient pour but de créer.

En quelques mois, ils furent six à travailler à l'atelier qui devint bientôt trop petit et qu'il fallut agrandir. L'année suivante, ils produisaient 45 pièces par jour. Sur le plan commercial, ils agrandissaient le rayon des foires-expositions. Le chiffre d'affaires était passé de quatre vingt dix mille francs à six cents mille francs en 1977, pour atteindre un million six cents mille francs en 1978.

Forte de ces résultats, début 78, l'entreprise embauche un ingénieur et se lance dans le solaire. En juin de la même année, elle installe une batterie de dix capteurs Héliocapt au camping municipal de



Moulins-Engilbert, permettant de tester ce qui n'est encore qu'un prototype... et d'assurer pendant la saison touristique, près de 90% de l'eau chaude sanitaire du camping.

Après la mise au point de la structure du capteur (en polyester toujours) et la fabrication des moules. Héliocapt réalise, début 79, une pré-série. Tout va bien.

Des succès gênants

Alors pourquoi, brusquement, en ce début du mois d'août, le Crédit Agricole de la Nièvre, qui jusqu'alors avait toujours accepté de couvrir les découverts, refuse-t-il le paiement d'une traite de fournisseur et arrête-t-il le crédit ?

Il sait pourtant que si l'affaire marche bien, le profit des serres est immédiatement réinvesti dans le solaire, ce qui ne laisse aucun fond de roulement.

Pourquoi le Crédit Agricole cesse-t-il de faire confiance à une entreprise qui marche bien, même si la vente des serres connaissant une importante variation saisonnière - l'entreprise a régulièrement des trous de trésorerie ?

Pourquoi le Crédit Agricole fait-il semblant d'avoir peur alors que dès les foires-expositions de septembre et d'octobre, les ventes reprendront allègrement ; ces deux mois représentant d'ordinaire un cinquième du chiffre d'affaire. Qu'avec ces 22 employés et l'embauche prévue de 7 personnes avant la fin de cette année, Héliocapt se trouve être la principale entreprise de Moulins-Engilbert, dans une région rurale qui se vide (cinq habitants tous les deux jours) et où les rares usines, comme à Château-Chinon récemment, ferment ou menacent de fermer.

Mais surtout, pourquoi le Crédit Agricole agit-il ainsi, maintenant, alors que Héliocapt est prête à passer à la fabrication en série de capteurs et prévoit d'en fabriquer 80 par mois dès la fin de l'année ? Des commandes ont été prises aux grandes foires d'avant l'été et continuent d'arriver : particuliers, campings, hôtels... De plus, sur la zone industrielle que la municipalité vient de mettre à sa disposition elle prévoit la construction d'une usine. Celle-ci permettra de passer à une capacité de production de 1400 capteurs par mois, et ce sera aussi un nouveau terrain d'expérience : récupération des calories et chauffage par air chaud solaire.

N'est-ce pas justement ce succès et ces ambitions qui gênent ? Il semble bien en effet que la plupart des petits fabricants de capteurs aient été récemment rachetés, au moins partiellement, par de plus gros qu'eux... Firmes soucieuses de contrôler le marché des énergies nouvelles (Total, PUK, etc.), ou simplement, sociétés désireuses de réaliser de bons placements financiers...

C'est aujourd'hui une des possibilités qui s'offre à Héliocapt. Depuis que sont connues ses difficultés de trésorerie, l'entreprise morvandelle a reçu divers financiers, individus ou représentants de firmes, se proposant d'investir leurs capitaux, et, par suite, de contrôler la gestion de l'entreprise.

Si cette solution s'avère être la seule capable d'assurer la poursuite de l'entreprise, elle sera retenue.

Une souscription...

Mais l'équipe des 22 employés et de la direction d'Héliocapt espère en une autre solution. Si 17 d'entre eux ont été licenciés collectivement et inscrits à l'ANPE la semaine

dernière, les ateliers ne sont pas vides, car Héliocapt, vous diront-ils, «ce n'est pas une boîte comme les autres». Venu de petites comme de grosses entreprises de la Nièvre, ou revenus de Paris, tous jeunes, ils considèrent que cette boîte, c'est aussi la leur.

Bien sûr, ici, on ne pointe pas ; on a même essayé les horaires totalement libres. Les salaires sont plus élevés qu'ailleurs et moins hiérarchisés (1 à 3 à peine). Les comptes sont portés à la connaissance de chacun. On a essayé la rotation des tâches. Tout n'est pas facile. On ne parle pas d'autogestion, mais...

Alors pour régler les chèques impayés par le Crédit Agricole, l'équipe a râclé ses fonds de tiroir, ceux de ses parents et amis... Spontanément, des gens attachés au Morvan ou acquis au solaire ont proposé des dons, des avances. Ainsi est née l'idée, et bientôt l'Association des «Amis d'Héliocapt». Créée dans le courant de la semaine dernière, cette association a pour but, dans un premier temps, de collecter les fonds nécessaires à la constitution du capital de la Société d'Héliocapt (jusqu'alors entreprise artisanale) afin de compléter les apports du personnel

L'équipe parviendrait ainsi à poursuivre les orientations qu'elle s'était données jusqu'alors et que cette crise semble avoir affirmées : rester maître de son outil de travail et associer les usagers.

Si cette vaste souscription n'aboutit pas rapidement, Héliocapt se verra contrainte d'accepter l'introduction massive de capitaux étrangers à l'esprit de son équipe et deviendra une quelconque S.A. Ce serait dommage.

Colette Vallée ●



Les amis d'Héliocapt

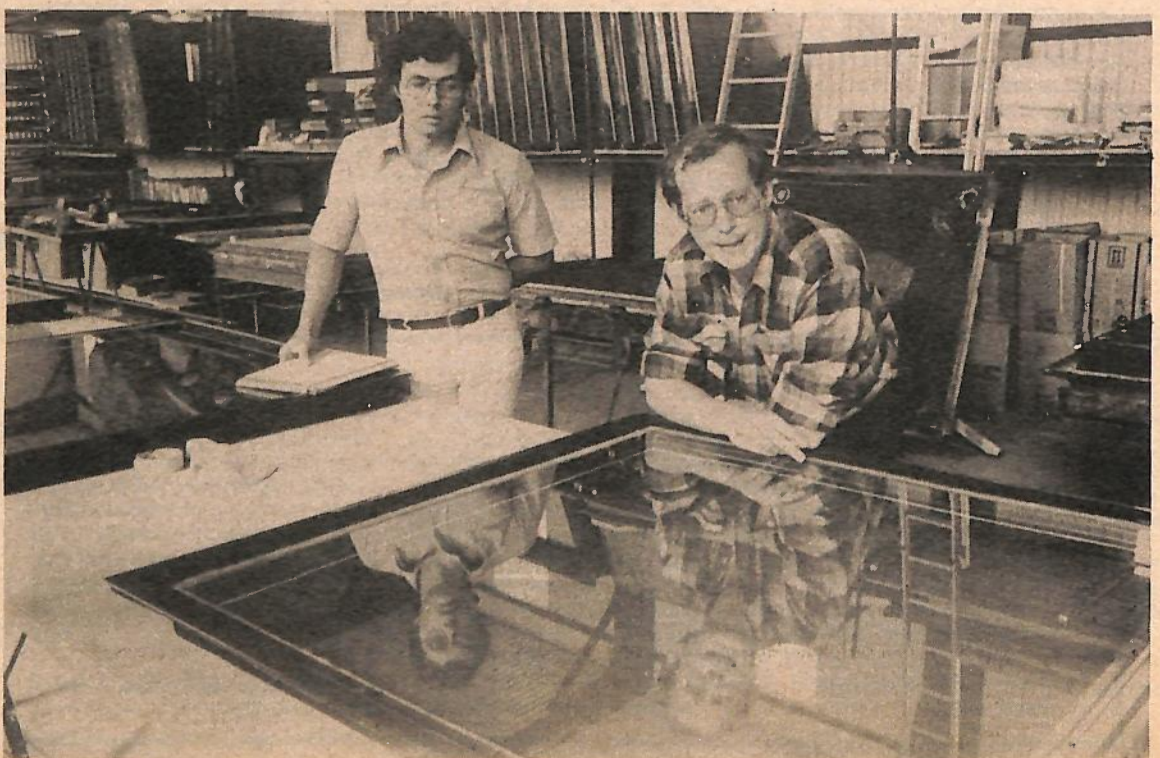
De nombreux amis et sympathisants ont décidé, en accord avec Héliocapt, de créer l'association «Les Amis d'Héliocapt» dans le but de l'aider à former le capital social de la Société Héliocapt actuellement en constitution et à faire connaître les efforts qu'elle a entrepris aussi bien dans le domaine de la recherche et de l'industrialisation du matériel solaire, que dans l'établissement de relations nouvelles dans le cadre d'une entreprise.

Concrètement, cette association propose de collecter des parts d'un montant de 500F correspondant à une

cotisation de membre donateur. Les sommes ainsi réunies seront, sous déduction des frais de souscription, mises en compte bloqué afin de contribuer au capital de la Société Héliocapt dans la limite de 33% de celui-ci.

En accord avec la Société, cette part de souscription donnera droit à des avantages sur tout achat des produits fabriqués par Héliocapt : serres, installation de chauffe-eau solaire.

Les Amis d'Héliocapt, BP 25, 58290 Moulins-Engilbert.





Pan! assez...

Après les incendies de forêts, les animaux à poil et à plumes rescapés vont devoir faire face aux chasseurs et à leurs besoins de violence annuelle qu'ils nourrissent en tuant.

La chasse est une institution, un droit démocratique obtenu par la révolution de 1789, ironisent les chasseurs quand ils veulent bien échanger des mots plutôt que des coups avec leurs contradicteurs.

Peut-être, mais où finit la démocratie et où commence le respect de l'équilibre de la nature ?

D'après les chiffres de l'Office National de la Chasse, 80 millions d'animaux sont exterminés annuellement. Joli tableau !

26 millions de lièvres, 7 millions de faisans, 5 millions de perdrix grises, 2 millions de perdrix rouges, 8 millions et demi de bécasses, un million et demi de canards colvert, plus d'un million de bécassines, 557 000 foulques. Ajoutez 6000 cerfs, 58 000 chevreuils, 37 000 sangliers et 2 850 chamois (en sachant que cet inventaire est constitué d'estimations moyennes, compte-tenu des pourcentages d'erreur en plus ou en moins concernant chaque espèce). Cette hécatombe ne signifie pas pour autant que nos campagnes regorgent de gibier, bien au contraire...

- La chasse a un droit absolu sur le foncier. Dans certains départements, l'espace rural est organisé par et pour les chasseurs (culture à gibier, réserve de chasse), c'est-à-dire qu'on reproduit dans la nature des animaux sensés être sauvages, mais qui en fait ne sont rien de plus que des animaux d'élevage, incapables de se défendre ou de trouver leur nourriture dans un milieu qui leur est devenu étranger et hostile.

- La chasse favorise la propagation de certaines maladies. En

éliminant encore les rapaces et autres prédateurs qui nous débarrassent des animaux malades ou tarés.

- Elle spéculé avec le capital biologique. En faisant des élevages de gibier (qui ne servent qu'à la chasse) consistant à favoriser certaines races au détriment des autres.

- La chasse c'est aussi beaucoup d'argent. Un budget d'un milliard et demi de francs lourds par an. Une partie de ce budget est public, les chasseurs payant une taxe qui les autorise à «prélever du gibier». Par l'effet du système corporatif, cet argent leur est d'ailleurs pour l'essentiel réservé, de sorte qu'ils le gèrent dans leur propre intérêt.

Selon les dernières statistiques, il y avait pour la saison 1977-78, 2 065 000 chasseurs sur l'ensemble de l'hexagone. La France totalise à elle seule 40% des permis de chasse délivrés en Europe, alors qu'elle ne représente que 9% de la population et 5% du territoire. Si l'on estime généralement qu'un bon équilibre peut être obtenu par une superficie de cinquante hectares par chasseur, on s'aperçoit par un rapide calcul, qu'avec la proportion d'un chasseur pour vingt six hectares en France, nous voilà dans la mélasse. Quand je dis «nous», je pense à nous. Pas aux pouvoirs publics, ni aux politiciens véreux. C'est que ça vote, un chasseur. Et il y en a plus de deux millions. C'est pas le bon moment pour les mécontenter (suivez mon regard vers l'horizon 81). Quand un lapin ou une bécasse seront électeurs, les poules faisannes auront des dents. Donc, encore pas mal de jours heureux en perspective pour les dingues de la gâchette. Tu te rends compte, si le pouvoir était au bout du fusil de chasse ?

Que faire ? Certains écolos avancent quelques idées : forma-

tion permanente aux chasseurs existants, présence d'écologistes dans les jurys d'examen, planification cynégétique par des personnes compétentes, enseignement décent aux gardes, surveillance élargi au niveau des communes, etc. Ces moyens ne prétendent pas abolir la chasse à tout jamais, mais se proposent d'être des solutions, à court terme, pour atténuer le massacre. Quand il s'agit de traiter un problème rapidement, un décret préfectoral ou ministériel est peut-être plus efficace que l'évolution des mentalités. Il est même conseillé de mener les deux combats de front.

On pourrait également réclamer l'application de l'article 373 du code rural (loi du 23 juillet 57) qui permet de suspendre la chasse lors des calamités et incendies. 80 millions d'animaux massacrés chaque année, c'est une calamité, non ? Et des incendies, y'en a eu, non ?

J'enrage (comme disent les renards qu'on veut gazer) de savoir que ces exigences feront marrer le ministre de l'Environnement. Et surtout le châtelain de l'Elysée ! Tu sais, celui qui va se promener en Afrique pour chasser l'éléphant. Des éléphants... alors, tu penses si ça l'intéresse le sort d'un petit lapin qu'a déjà eu bien de la chance de ne pas crever grillé... Ah, ça me revient maintenant, le nom du châtelain de l'Elysée : Vicelard d'Estaing. Profession : président de la République. Signe particulier : le droit de grâce pour les condamnés à mort. Il a déjà exercé son droit. Doit être bien fatigué maintenant.

Mandrin ●

La chasse accourt, protégez-vous !

L'ouverture de la chasse, c'est pour bientôt. Les plus de deux millions d'adeptes français de la gâchette légale vont pouvoir s'en donner à cœur joie. Perdreaux, faisans, lapins de garenne, tout juste lâchés de l'enclos où ils ont vu le jour, n'auront guère le temps d'apprécier le goût nature des fruits. Et les rangs du

gibier autochtone seront pareillement décimés.

Si vous pensez que tout ça n'a pas grand-chose à voir avec l'écologie, n'hésitez pas à le faire savoir autour de vous, grâce à notre splendide autocollant «La chasse massacre la vie sauvage». Nous espérons que les chasseurs ne réagiront pas par des coups de fusil...

4F l'unité, 25F les dix, 100F les cinquante et 160F les cents, port compris : toute commande accompagnée de son règlement est à adresser au Vent se lève, 60 avenue Henri Barbusse, 45700 Villemandeur.

L'équipe du Vent se lève

La foi qui sauve

Le Conseil Oecuménique des Eglises, dont le siège est à Genève, a tenu fin juillet une grande conférence sur le thème : foi, science et avenir. Le Conseil rassemble la quasi totalité des Eglises, hormis l'Eglise romaine, ce qui représente des centaines de millions de croyants y compris des qui vivent derrière le rideau de fer. Fort d'une base aussi large, le Conseil lance un appel déchirant à tous les hommes et à toutes les femmes, à toutes les églises et à toutes les paroisses, en les adjurant de «s'opposer aux fauteurs de haine et de militarisme, de faire échec aux politiques de tous ceux qui ont un intérêt direct à la guerre»... de ne plus jamais laisser la science et la technologie menacer l'espèce humaine de destruction et assumer la tâche, CONFIEE PAR DIEU, de mettre la science au service de la paix». Enfin, le Conseil exhorte les gouvernements et les citoyens des pays développés à faire des économies d'énergie.

si Dieu existe, c'est le moment pour lui de se manifester...

Autrement dit

Par l'arrêt du 28 mars 1979 de la Cour d'appel de Paris, l'association Autrement, le Mouvement des Jeunes Giscardiens, a été condamnée à changer son appellation et à verser des dommages et intérêts à la revue Autrement dont elle avait «emprunté» le nom. Cet arrêt, signifié le 21 mai 79, est exécutoire impérativement à partir du 20 août 1979...

...Or, que voit-on cette semaine ? Une grande manifestation politique avec ministres et Premier Ministre, organisée du 27 août au 7 septembre à St Pol de Léon, par Autrement, le Mouvement des Jeunes Giscardiens. Qui plus est, comme le dernier numéro de notre revue était consacré à la Bretagne, la confusion est maintenue et accentuée...

Devant un comportement aussi délibéré et un soutien gouvernemental aussi massif qui «ignorent» totalement une décision de justice, la revue Autrement veut exprimer sa réprobation. Nous constatons qu'en dépit des déclarations dites «novatrices» de jeunes politiciens, les attitudes ne changent pas. Face à une décision sereine et officielle de la justice, les nécessités de la propagande l'emportent.

Cette affaire malheureuse nous paraît encore une fois symbolique de comportements politiques malsains et nous serions désireux que la presse - directement concernée - puisse ne pas l'oublier. Et qu'en particulier les journalistes, à l'occasion de la manifestation de St Pol de Léon, rappellent cette décision de justice et l'indifférence à laquelle elle se heurte. Autrement : 73 rue Turbigo 75003 Paris. Tél. 271 23 40.

Larzac Chantier

Devant être expropriée de 43% de sa surface, la commune de l'Hospitalet vient de refuser que l'armée l'ampute un peu plus pour installer une gare militaire, terminus de la ligne venant de Tournemire. Le 10 juillet le conseil municipal avait à choisir entre 3 projets présentés par les militaires, il a préféré une quatrième solution : pas de gare du tout ! suivant la volonté de 246 des 255 habitants qui dans une pétition disent non à la gare militaire. Le lendemain le sous-préfet de Millau en a été le premier avisé par les habitants venus en manifestation lui apporter leur pétition.

Pour concrétiser leur refus, les habitants et le conseil municipal décidaient la construction d'un centre culturel inter-communal sur le tracé de la voie menant à la gare.

Le 26 juillet la pose de la première pierre était l'occasion d'une manifestation qui a réuni notamment en plus des habitants de l'Hospitalet, les conseillers généraux et le maire adjoint de Millau et d'autres communes voisines, mais aussi des conseillers municipaux de Mâcon venus pour le jumelage entre leur ville et l'Hospitalet.

La construction à maintenant belle allure et la charpente doit être posée avant la fin du mois. Ce nouveau chantier de l'été n'est pas du goût du préfet qui multiplie les promesses dans l'espoir de diviser les habitants et arrêter la construction. Les gendarmes passent tous les jours pour contrôler les identités de ceux qui travaillent sur le chantier et vont ensuite «visiter» les gens de l'Hospitalet sur le chantier.

Récupération

16 communes du pays de Gex (Suisse) ont organisé la collecte du verre, les dépôts atteignent des centaines de tonnes, voire 1500 tonnes à Mury. Une société achète la tonne 150F au récupérateur. Les industriels français ne proposent que 70F la tonne. A Langloir (Gironde) 45 tonnes de groisil (verre récupéré) ont été réunies en 14 mois par 182 personnes. 500 personnes (25% des habitants de la commune) ont répondu à cet appel La fabrication d'un kilo de verre nécessite l'équivalent en énergie de 300 grammes de fuel. Chaque fois qu'une bouteille est réutilisée on économise 150 g de fuel, ce qui représente donc une économie de 6750 tonnes de fuel pour 45 tonnes de groisil. Depuis le 1er octobre 1978 le prix du groisil est fixé à 145F hors taxes la tonne livrée à la verrerie, ou à 85F hors taxes si la verrerie se charge du transport. Combat-Nature. N 37 BP 80 24003 Périgueux.

Claude Berthoumieux est thérapeute : c'est par des stages de théâtre primal qu'elle amène les participants à prendre conscience de leurs rôles habituels et de la manière dont ils font entrer dans leur vie quotidienne les personnages qui leur permettent de rejouer les drames non résolus de leur enfance. En jouant leur propre rôle, les participants découvrent toutes les ramifications du scénario qu'ils répètent à longueur de vie, fidèlement ; et finissent par comprendre pourquoi ils reproduisent systématiquement la situation typique du climat de leur enfance. Par le théâtre, l'individu peut se distancier de son propre rôle, l'accepter et transmettre l'énergie libérée par l'émotion afin de devenir vraiment vecteur de sa vie quotidienne et metteur en scène de son destin.

Le théâtre primal

«Ton scénario de vie, tu le subis, alors que c'est toi qui, inconsciemment, le met en scène».



G.O. : Comment es-tu venue à concevoir ce principe de rôle ?

C.B. : Dans les stages de thérapie primale que j'animais, j'avais remarqué que dans l'expression la plus authentique d'une émotion, le corps, la voix, les gestes, tout cela sonnait juste. J'en étais frappée et je trouvais cela beau, quelle que soit l'émotion exprimée. En même temps j'étais complètement libérée par ce qui se passait devant moi. C'était comme si, moi thérapeute, j'étais devenue spectatrice de quelque chose qui, parce que c'était vrai et complètement exprimé, me libérait de ma propre tension. Je rêvais alors à des gens qui, sur scène, «partiraient» de cette manière, et seraient capables de se laisser vivre, provoquant une véritable catharsis (NDLR : la catharsis, ou purgation des passions est une technique qui n'avait pas de secret pour le théâtre racinien, où le spectateur est censé s'identifier aux personnages tragiques et ainsi se libérer de ses «névroses»).

J'ai eu alors envie d'utiliser la thérapie des techniques théâtrales d'improvisation, en les amplifiant et en les poussant jusqu'à l'analyse de ce qui venait d'être joué. Pour un acteur, c'est très faisable de se remettre en question à travers les divers personnages qu'il interprète. Pour moi, cela devrait être plus rapide encore s'il travaillait sur son propre personnage.

G.O. : Comment, dans les stages, laisses-tu chacun jouer son person-

nage ?

C.B. : Les gens comme toi et moi reproduisent toujours leur scénario de base. Je m'étais aperçue que, avec des personnages différents de ma vie quotidienne, je me débrouillais toujours pour que le scénario favori se remette en scène : la jalousie, le sentiment d'abandon. Toute notre vie, jusqu'à ce que ce soit vraiment compris on met régulièrement en scène le même scénario névrotique. Je ne pense pas que l'enfant bascule à un moment précis dans la névrose, c'est plutôt une accumulation de comportements qui l'y amènent. C'est un terrain général, j'allais dire c'est le théâtre, où va se jouer cette pièce qu'est sa vie.

Le même scénario

Dans l'enfance, l'individu n'est pas responsable de ce qui se passe, et comme il n'a pas ce qu'il veut, il entre dans un comportement réactionnel, dans ce qui va devenir son rôle. En fait, par ce scénario répétitif, on obtient systématiquement ce qu'on veut le plus éviter. Dans une situation clé, par exemple l'abandon, on se débrouille toujours pour mettre en scène l'entourage afin de revivre non pas la situation idéale (ne pas être abandonné) mais de vivre une fois de plus l'abandon...

C'est le postulat de Janov (1) en thérapie primale : il faut exprimer complètement la souffrance pour comprendre quel est le nœud de la

névrose ; ensuite, on peut passer à autre chose.

Mais ce personnage que chacun met en scène a de multiples facettes et la difficulté est d'arriver à se situer au milieu de tous ces rôles, parfois contradictoires ; il faut trouver l'unité de son moi.

G.O. : Est-ce facile d'aider à recréer les personnages ?

C.B. : Tout geste présenté aux autres est un geste avorté, tu ne vas pas jusqu'au bout de l'expression de ce que tu es au moment où tu le fais. Ces gestes sont des expressions morcelées de soi. Pour la fille qui montre un dessin représentant sa famille, ce n'est pas ce qu'elle dit qui est important mais ce qu'elle montre au niveau de son corps, la manière dont elle tient la feuille : dans son geste, je sens du dégoût et je lui demande d'aller jusqu'au bout de son geste. Dès lors, sa colère et son dégoût vont clairement apparaître.

Un geste, même s'il semble insignifiant, peut raconter toute une histoire dont nous ne sommes pas forcément conscients. Si nous le poussons jusqu'au bout, cela peut nous permettre une économie d'une décharge émotionnelle.

G.O. : Fais-tu travailler toutes les personnes avec les mêmes moyens ?

Non, pas du tout. Pour quelqu'un d'autre, je demanderai de mettre en scène une situation d'enfance ;

Dans un premier temps, le sujet n'est pas acteur mais fait jouer les autres. Je l'amène à prendre conscience de ses réactions face à ce qu'elle voit, ce qui peut augmenter son émotion. Il arrive qu'il y ait un déclic. Je lui demande alors de faire jouer la scène telle qu'elle l'aurait voulue et là je m'aperçois souvent que les gens ne sont pas satisfaits du tout par la scène idéale car il leur manque le conflit, leur conflit. S'il n'y a plus de conflit, il n'y a plus de raison d'être malheureux et c'est trop beau... Si, dans un troisième temps, je fais jouer son propre rôle au sujet, il se peut (comme il a vu les scènes précédentes) qu'il prenne une position autre. La prise de conscience de son propre mélodrame devient alors libératrice.

La manipulation

Pour moi, la grande fonction du théâtre primal c'est de dédramatiser (NDLR : y a-t-il un jeu de mot sur «drame» ?). Ces gens qui viennent en thérapie ont le nez collé sur leurs souffrances, n'ont pas de distance par rapport à elles et, souvent, se posent en victimes. Ou bien ils vivent avec des postulats sur la souffrance rédemptrice. La demande faite inconsciemment au thérapeute est «fais-moi souffrir beaucoup car je dois mériter mon bonheur». Il est alors intéressant de démontrer les mécanismes de manipulation.

G.O. : Qu'est-ce que tu entends par manipulation ?

C.B. : Face à une situation trop angoissante pour lui, l'enfant est obligé d'adopter un comportement qui lui a semblé (et lui semble encore) le mieux approprié. Ce comportement vise à manipuler l'entourage pour se prouver que l'entourage le rejette. Quelqu'un dont les parents se sont mis fréquemment en colère a un comportement qui vise à susciter cette colère chez les autres.

D'autres manipulent encore plus subtilement : après une phase de mise en confiance de l'autre, ils lui rentrent dedans, se défendant ensuite d'avoir voulu dire des choses blessantes. Ils ne se rendent pas compte qu'à travers l'autre ils rejouent leur incapacité à se mettre en colère dont, constamment, chacun dégage vers l'extérieur une certaine énergie et la reçoit en retour. Le but final est de faire rentrer l'autre dans son scénario.

La «tension» et la rencontre entre la force de l'émotion qui pousse vers l'extérieur et celle de la répression qui s'incrit dans le corps et pousse vers l'intérieur. En thérapie, quand on respire, on a l'impression que c'est l'émotion qui disparaît. En fait, c'est la tension qui est différente, et qui permet au sentiment -inhibé depuis l'enfance- de s'ouvrir, de prendre son espace dans le corps.

Changer d'énergie

Pourquoi, par le théâtre, ne pas aller jusqu'au bout du geste, jouer sur le corps et prendre conscience des émotions cachées ? Pourquoi ne pas dire : Je vais transformer mon énergie de colère en énergie de joie ? En prenant conscience de ce changement le participant est amené à faire l'analogie avec sa vie et à réaliser qu'il reste, volontairement dans son scénario. Quand celui-ci devient clair, et qu'il voit comment il fait jouer à untel ou unetelle le rôle qui lui convient, il s'aperçoit qu'il rendait les autres responsables de ses malheurs car on est toujours à la recherche d'un responsable.

En se complaisant dans le rôle de victime, d'une société pourrie, d'une mère épouvantable, on se coupe de sa propre émotion.

Les acteurs professionnels apprennent à décharger leur énergie, à passer de la tristesse à la colère. Cela peut s'appliquer aussi à leur propre vie et ils s'aperçoivent parfois de tout le cinéma qu'ils déploient pour jouer leur scénario. A tel point qu'ils en arrivent parfois à se demander à quoi celui-ci peut bien servir !

C'est là que le rebirth (2) m'a beaucoup appris. Au lieu de sortir toute l'émotion, toute la colère, on peut utiliser non plus la colère mais l'énergie qui porte la colère. S'intéresser moins à l'aspect négatif qu'à l'aspect dynamique. Si tu es capable d'immense colère, c'est que tu es quelqu'un de très fort ; si tu es capable de grande tristesse, c'est que tu as une grande potentialité d'amour. Je crois que le théâtre primal peut aider les gens à passer d'une énergie à l'autre sans s'accrocher et ainsi devenir créateurs de leur vie.

Propos recueillis par Georges Didier

(1) : Janov : «le cri primal». Thérapie qui vise à faire revivre pour les expulser les scènes traumatisantes de l'enfance où s'est mis en place le comportement névrotique.

(2) : Dominique Levadoux : «Rebirth». Le rebirthing, est une thérapie fondée sur la redécouverte de la naissance.

Claude Berthoumieux. Centre d'Evolution, 14 rue des Saint-Pères 75007 Paris.

Le hurlement de la femme en couches

L'accouchement, pour la mère comme pour l'enfant, n'est qu'un «moment» d'une longue vie.

Les questions posées par ce moment sont donc forcément plus sociales, politiques, voire philosophiques que médicales.



Lui, il en prend pour 80 ans !...

D'un livre intéressant, certainement honnête, livre de journaliste, donc appuyé sur une enquête sérieuse et des compilations multiples, «des bateleurs du mal joli» (de Marie-José Jaubert, aux éditions Balland), on voudrait ça et là faire la somme des vérités sur le malheur d'être femme. Mon propos n'est pas de parler de ce livre (je l'ai lu il y a plusieurs mois et ne l'ai pas sous les yeux) mais des réactions qu'il suscite, en particulier dans un hebdomadaire satirique bien connu. Depuis longtemps j'avais envie de régler mes comptes avec les généralisations à l'emporte-pièce dont les éclats de rire méchants déversent la mythologie de «l'enfer sur terre». J'en rencontre tous les jours les ravages dramatiques sur les jeunes désespérés, errants, absents à eux mêmes et aux autres, et je la trouve aussi erronée, aussi pernicieuse dans son ton catégorique, que la mythologique,

du «tout est douceur et amour» dénoncée avec juste raison.

Le «mal joli» en question, c'est l'accouchement ; ses «bateleurs», ce sont tous les littérateurs, pour la plupart médecins qui, depuis les fanas de «laissez-les vivre», jusqu'au chantre de la non-violence de Leboyer, se penchent et s'épanchent sur le problème. Ces messieurs tous mis dans le même sac empli de plumes et de goudron, ont un grand tort en commun : celui de vouloir dédramatiser, davantage pour la mère ou davantage pour l'enfant selon leur orientation, le moment de la naissance d'un être humain. Evidemment, c'est quelque chose qu'on ne peut leur pardonner. Comme on ne pardonne pas aux écologistes leurs timides essais de convivialité concrète. Comme en fait on ne pardonne rien à personne. Parce qu'on a peur de la vie et qu'il faut des responsables à cette peur.

Ceux qui la lisent l'ont deviné, c'est à la très jeune journaliste qui a écrit «c'est vraiment pas nataliste la vraie vie quand on la voit» que j'ai envie de répondre aujourd'hui. Pour l'assurer que si je partage cette conclusion, je m'insurge contre les analyses qui l'y mènent, contre le définitif de ses assertions, et contre le chapeau qu'elle fait porter, sans distinction, à tous ceux qui ont tenté d'améliorer l'instant-accouchement, de l'échec d'un regard objectif sur le phénomène maternité dans son ensemble. Pour lui dire que l'humour féroce n'est pas plus garant de vérité que la niaiserie lénifiante.

L'angoisse et le sang

Tu décris, chère amie, un accouchement filmé par Marta Metzarus, «avec sa douleur, ses cris, ses épanchements non photogéniques et sa solitude abso-

lue. Et c'était terrible à voir... Ça secoue tout le dedans de la tripe. Ça fait horreur». Certes, j'en ai vu aussi, en vrai, pas au cinéma. Comme tu dis, ça ne donne pas envie de faire des mômes. Mais pourquoi, t'emprisonnant dans ta terreur, appelles-tu cet archaïsme un accouchement «normal» ? Je m'étonne de lire ce mot sous ta plume intelligente : existe-t-il un «normal» ? un «naturel» ? Tout le courant féministe s'inscrit en faux contre l'existence de l'enclos d'une nature féminine normale, dans lequel il serait séant que se tiennent nos désirs et nos possibles. Alors n'enfermons pas ce moment fort de nos vies corporelles, l'accouchement, dans un normal qui serait forcément le pire.

Il y a vingt cinq ans en effet on accouchait comme le montre Marta Metzarus. C'était, sinon normal, du moins la norme. En proie à une trouille sans nom d'un événement dur, important, qui se passait en elles sans qu'elles en connaissent seulement le processus, ma mère, ma sœur, leurs amies ont hurlé, se sont débattues, ont, oui, souffert, terriblement souffert. Les plus fortunées avaient droit à respirer le masque de chloroforme si elles connaissaient le médecin. Aux plus obscures, on appuyait violemment sur le ventre pour que ça aille plus vite, en leur intimant l'ordre de se taire.

Le mari, quand il y en avait un, fumait dans le couloir, ou attendait que ça se passe au bistrot avec les copains, blagué, fêté, pendant que sa femme pleurait, gueulait, saignait sa solitude et son angoisse. Quelqu'un naissait au bout du compte. Quelqu'un naissait quand même. Quelqu'un.

Ma génération n'était pas encore féministe, elle n'avait pas inventé le mot. Mais quand on nous disait «il faudra bien que tu y passes toi aussi», quelque chose en nous se révoltait. On sortait de peu d'une guerre où l'atrocité avait été présente, quotidien ; on était allé au lycée ; De Gaulle nous demanderait bientôt de voter une constitution ; on était des personnes, plus seulement des petites femmes, et on ne voyait pas pourquoi il faudrait «passer» dans quoi que ce soit sans le maîtriser.

La rencontre de jeunes femmes qui, bien qu'entrevoiant mal une autre destinée que celle d'épouse et de mère, voulaient néanmoins vivre au mieux à l'intérieur de ce fatalisme, de médecins honnêtes (il en existe) et de sages-femmes courageuses, a donné alors l'époque heureuse de l'accouchement sans douleur. Véritable délivrance d'une chaîne de souffrance, véritable progrès sur l'obscurantisme, véritable pas vers la démedicalisation de la naissance.

Une journée en bateau

Rassure-toi, je ne vais pas t'infliger le récit de mes cinq accouchements (cinq ? Bouh, l'affreuse nataliste ! Pas vraiment... Des mômes, oui, j'en voulais. Mais surtout à l'époque, si l'accouchement s'améliorait, la contraception, elle, n'était même pas nommée, lettre morte, inexistante), en ancienne combattante raseuse. Juste un, vite fait, le troisième semblable aux autres, celui dont est sorti une ravissante poupée aux yeux verts. Alanguie par un suppositoire de Salgidal, je bouquinais un roman (j'ai oublié le titre, mais je sais que c'est de la mère Sarraute, faut le faire !) que je posais à chaque contraction de l'utérus (car ce que tu appelles douleur, que tu le veuilles ou non, c'est une contraction du muscle utérus, alors pourquoi l'appeler autrement ?) pour faire ma petite respiration, que je reprenais ensuite sans avoir perdu le fil. «L'absolue solitude» ? Maman et mon mari à côté de moi, bouffaient le repas qu'on m'avait servi, me parlaient, bouquinaient aussi. Une demi-heure avant la fin, je suis allée en salle de travail où m'a rejointe la sage-femme (jamais un médecin n'a mis le nez dans ces affaires-là chez moi), dont le rôle était surtout, en veillant de près, à m'empêcher de pousser trop tôt (risques

de déchirures qu'autrefois on laissait aller allègrement pour recoudre ensuite à grands coups d'aiguille) me soutenir le moral et recueillir le bébé. Elle tenait un de mes pieds sur sa hanche, affectueuse, au moment de l'expulsion. Mon mari tenait l'autre et s'il ne lui venait en effet pas l'idée de photographier quoi que ce soit, il n'était cependant pas dégoûté par mes «épanchements» et tout ça l'intéressait bien, sans écœurement ni curiosité excessive. Ce n'était pas Hamilton, pas le grand guignol non plus (1).

La douleur était-elle réellement absente ? Non, certes. Il existe dans un accouchement sans complication, une certaine douleur musculaire, comparable à celle qu'on éprouve en portant trop longtemps un cabas trop lourd. Les dernières minutes, celles qui précèdent la sortie du bébé, sont assez pénibles. On a envie de pousser, et il vaut mieux pas, pas encore. Si la préparation à l'ASD conseille aux femmes de ne pas crier à ce moment-là, ce n'est pas comme tu le crois, pour éviter un bruit pénible à l'accoucheur. Il y a une autre raison, bien simple à comprendre : quand tu cries, tu fais descendre ton plexus qui rencontre ton utérus gonflé par la contraction ; alors là, oui, ça fait mal, très mal. La «petite respiration» a pour but de bien oxygéner ton muscle au travail tout en évitant une position trop basse du plexus. Pas de mystère. Et ça marche. Ce n'est ni de la littérature, ni de l'endoctrinement nataliste.

Quand je parle de moi, je parle d'accouchements simples, sans nécessité de forceps ni interventions médicales. Mais j'ai connu beaucoup de femme pour qui l'accouchement était une journée un peu plus difficile qu'une autre, un peu plus joyeuse qu'une autre si l'enfant était désiré. Il m'est arrivé de passer une journée à tirer des ficelles sur un bateau à voiles, j'ai trouvé ça bien plus douloureux, bien plus fatigant, bien plus difficile, bien plus chiant, qu'une journée d'accouchement. Ma mère, ma sœur, leurs amies n'en auraient certainement pas dit autant. Alors dans ce domaine, je dis qu'il y a eu progrès, réel progrès. Où est l'accouchement normal ?



Des sage-femmes fonctionnarisées.

Le retour du grand sorcier

Ce qu'il faut dénoncer, ce que le livre de Marie-José Jaubert a le mérite de dénoncer, c'est le dévouement qui a été fait de cette méthode. Autrefois affaire de pionniers qui y croyaient, qui en voulaient, souvent traitée de femme à femme (l'accoucheuse et la parturiente) l'ASD est redevenu un acte médical. Remboursées par la sécurité sociale, les séances de préparation (qui doivent comporter un cours technique sur la réalité physiologique de l'accouchement, une découverte du corps et un entraînement physique, comme on se prépare à un week-end de ski par exemple) sont souvent dirigées par des sage-femmes fonctionnarisées, très mal préparées elles-mêmes. Au jour «J»,

elles repasseront la main au médecin, généralement mâle, grand sorcier pour qui toute personne allongée est une malade requérant ses soins éclairés, à qui on ne demande pas de comprendre mais de se laisser faire et de passer à la caisse. Aussi voilà les jeunes femmes retombées dans la trouille, dans l'ignorance, dans la souffrance, dans l'irresponsabilité.

Je ne dis pas que la pratique de l'accouchement dit «sans douleur» était l'aboutissement du progrès absolu. Lorsque tu réclames à la fin de ton article, une recherche plus poussée, en particulier sur les anesthésies (il y a des solutions tout de même pour ne pas souffrir) dis-tu, tu as parfaitement raison. D'autant que tous les accouchements ne sont pas simples, que la présence du médecin, de l'appareil hospitalier, sont parfois nécessaires, sauvent des vies de mères et d'enfants. Souhaitons donc que cette présence soit plus utile que pesante, plus amicale qu'autoritaire, plus scientifique que littéraire, plus réaliste que politique, plus sociale que profiteuse.

Mais ce que je dis, c'est qu'il ne faut pas jeter le baigneur avec l'eau du bain; pas condamner l'ASD en même temps que les accoucheurs sans scrupules et une politique médico-sociale fondée, là encore, sur le profit et la poudre aux yeux. Je dis que les progrès accomplis il y a une vingtaine d'années en salles d'accouchements ont été un des facteurs qui ont aidé les femmes à sortir d'un fatalisme ancestral, à s'efforcer (la bagarre est loin d'être terminée) de se voir des êtres humains à part entière. En un mot, à se libérer...

Quelqu'un naît

Tu t'en prends aussi, avec Marie-josé Jaubert au professeur Leboyer, chanteur poétique de la «naissance sans violence», parce qu'il «hait la mère». Pour toi qui fais profession de haïr l'humanité entière, ce reproche a de quoi surprendre. Tout va mal, tout est pourri mais la femme est sacrée? Ou quoi? Là encore, tu démarres un peu à la légère dans l'indignation, sans regarder ni d'où vient l'histoire ni où elle va.

Leboyer, Odent, leurs copains, Pithiviers, les Lilas, ils arrivent vingt cinq ans après l'accouchement sans douleur, quinze ans après la pilule, dix ans après le féminisme. Ils se croient autorisés eux de leur côté, à considérer au moment d'un accouchement non plus seulement le sujet agissant, censé savoir ce qu'il fait (la mère), mais aussi l'objet de cette

épreuve sportive : la venue au monde de quelqu'un, d'un être humain. Et à se préoccuper du sort présent et futur de ce quelqu'un.

Qu'ils le fassent avec plus ou moins de bonheur dans l'écriture, plus ou moins de misogynie latente, plus ou moins de règlements de compte avec leur souffrance personnelle à être, ils ne sont pas les premiers à accuser le traumatisme de la naissance ainsi que la relation foetale à la mère, sa coupure, ses séquelles, de bien des désordres de l'humanité. Au début du siècle une femme, une pédagogue, Maria Montessori, avait déjà décrit en termes imagés le choc douloureux de la sortie d'un milieu tiède et acueux, sombre, silencieux, protégé, pour l'arrivée mouvementée dans un air frais, agité, bruyant, lumineux, où le corps habitué jusqu'alors à des gestes lents et réduits est tout à coup secoué, malmené... pour être ensuite abandonné au sec sur la plage rèche d'un berceau froid.

C'est aussi à la conflictuelle coupure du cordon ombilical que la psychanalyse (sous ses diverses formes, plus intellectuelles comme l'analyse classique, ou plus corporelles comme les techniques proches du cri primal) fait remonter nombre des nœuds dans lesquels l'adulte se prend les pieds avant de parvenir à l'autoconscience, au désir de se vivre, à l'efficacité heureuse. Pas de haine de la mère là dedans mais un constat.

Quand Leboyer et les autres tentent de faire de la naissance un moment pas trop pénible, pas trop générateur de douleur prolongée, d'angoisse, de folie pour celui qui naît, il ne considère pas comme tu l'imagines un peu vite «le mythe de l'enfant divin, de la petite chose à préserver». Ce n'est pas seulement un petit bébé innocent, attendrissant (et consommateur comme tu le soulignes si justement de toute une gamme de produits inutiles et énergétiques, encouragé par parents interposés dans la luxueuse presse gouvernementale nataliste et productiviste) mais un être humain qui un jour, bientôt, sera adulte. Un être humain qui agira sur son environnement, sur son époque, en fonction de ce qu'il sera, de ce que le contexte dans lequel il naît et grandit, lui permettra d'utiliser dans ses virtualités biologiques héréditaires. Un être humain qui comme toi et moi sera une composante de la société qui l'a fait et qu'il fera.

L'accouchement c'est surtout la naissance de quelqu'un. Si la mère en bave une journée, lui, il en prend pour quatre vingt ans, au cours des quels le temps



De futurs soldats-travailleurs pour occident paniqué.

des joues roses et des brassières bleues est bien vite écoulé... mais pas si vite oublié. Nous sommes tous des vieux bébés.

L'autre fatalité

En France, en 1979, nos lectrices à moi et à la journaliste avec laquelle je polémiquais aujourd'hui, connaissent la contraception, les possibilités d'avortement, se sont bagarrées ou se bagarreront dans les mouvements féministes et écolos, ne se marient (ou ne «concubinent» longuement) qu'en connaissance de cause. Alors le jour où elles se retrouvent les jambes écartées pour la sortie d'un petit polichinelle, quelle démarche les a amenées là ? C'est cette question qu'il faudrait se poser avec elles. Quelle démission fait que tout à coup, vieilles enragées, jeunes autonomes, elles demandent à la société dans sa représentation médicale d'assumer entièrement leur ignorance et leur désarroi ? Quelle angoisse profonde, métaphysique, les fait appeler au secours à l'instant d'un acte qu'elles ont choisi ? Ont-elles raison, tort, de mettre au monde un enfant ? Raison, tort, de demander à ce que celui-ci subisse le minimum de violence ?

Un livre comme celui de Marie José Jaubert est utile comme est utile toute information : il y a encore des milliers de femmes pour qui mariage, maternité, sont des fatalités inéluctables avec leur cortège douloureux, silencieux, résigné, misérable et parfois sordide. Il est capital que soient fustigés les abus et réclamés les progrès. Mais ne pouvons nous aller un peu plus loin ?

Vues du côté de la femme, les raisons de «n'être pas nataliste» comme ma consœur souvent citée plus haut, ne résident pas, ou en tout cas pas seulement, dans ce mauvais moment à passer. Je le répète, il y a pire, sport, mal aux dents, dont on ne fait pas une malédiction. Ce qui est grave dans la maternité, c'est que le fait d'être mère ne se limite pas aux quelques heures de l'accouchement. Il commence là et il se prolonge, dans le travail quotidien, dans la responsabilité morale, dans l'absence de liberté, toute la vie. Une mère, à l'intérieur d'elle-même, n'est plus jamais un individu, «une individuelle», elle sent, partout, toujours, comme on sent un pied coupé des années après l'ablation, les êtres qui sont sortis d'elle.

Faire croire que l'accouchement ne peut être qu'une horreur, qu'un moment épouvantable, c'est faire un mensonge à la mode pour régler trop vite un problème de tous les temps. C'est cacher d'un arbre la forêt, cet enchevêtrement de sentiments obscurs partagés entre la mère et l'enfant même devenu adulte; ces noeuds compliqués, liens qui par dessus crèches, écoles, travail et tout ce qui endigue une vie, font que quand on a mal on crie «maman» et que maman, sauf exceptions rares, accourt, seule, pour reboucher les failles, pour visiter l'emprisonné, soigner le malade, cacher le traqué, consoler...et bien souvent se tromper. Ce problème là devient un problème politique, un problème de société : y-a-il des réponses possibles à cet état de fait, des réponses collectives, généralisables ? D'autres structures pourraient-elles faire sortir la femme de cet emprisonnement dans son rôle affectif et moral de mère, comme l'accouchement sans douleur nous a fait sortir de la fatalité des hurlements ? Le plaisir ou le déplaisir de la maternité en seraient-ils transformés ?

Les brumes de la peur

Vues du côté (non pas de l'enfant, comment s'y placer?) mais de qui considère le bébé comme autre chose qu'un gadget pour papa-maman ou qu'un futur soldat-travailleur pour occidental paniqué, les questions se compliquent. Naguère je pensais (je l'ai

écrit) qu'il n'y a jamais à regretter de donner la vie, que personne ne peut reprocher de lui avoir fait ce cadeau: il y a tant de bonheurs, tant de curiosités à combler, tant de luttes à mener, tant de choses et de gens à aimer et soi sans cesse à découvrir, comment s'ennuyer? Aujourd'hui je n'ai plus de certitudes.

Je considère avec bienveillance le progrès-Leboyer: ne pas infliger la violence dès la naissance, c'est une chose, une pierre posée. Mais tellement insuffisante devant le déséquilibre (notre propre déséquilibre), l'instabilité, la cruauté, la solitude des individus à l'intérieur de leurs propres névroses, le risque constant dans lequel sa mère, en l'accouchant, plonge l'enfant qui naît...

Dans l'article qui m'a poussée à aborder ce sujet, la jeune femme qui tient la plume avoue sa peur. Et là, je suis toute en accord avec elle. Cette peur avouée excuse, efface toutes ses légèretés de jugement. Elle n'est pas nataliste parce qu'elle a peur. Une génération qui a peur, qui vit sa peur, n'a pas le droit de sécréter des enfants. Or nous avons tous peur. De notre peur nous avons fait de la littérature, de l'humour, de l'art, parfois de la politique... mais nous ne l'avons pas dépassée. Nous continuons à décrire les fantômes, à dénoncer les ogres, à fuir les monstres. Nos descriptions, dénonciations, fuites, rien n'a construit la maison ni le jardin où il ferait bon accueillir un être nouveau et partager avec lui la paix. Notre peur et ses expressions sont devenues pour nous une seconde nature, un romantisme, voire un gagne pain. Comment un enfant poserait-il des pieds stables dans ces brumes de mare aux diables parcourues de feux follets inquiétants ?

L'écologie a parfois été naïve dans son langage, voire sosette en laissant croire à la bonté de la nature ou en la facilité du changement. Quoiqu'il en soit, la parole écologique a eu le mérite de vouloir dépasser l'expression de la peur pour construire collectivement dès aujourd'hui, sans orgueil stérile, crainte paralysante de l'échec ou dandisme de salon, les structures à petite échelle de l'autogestion. Les femmes écologistes ne sont pas natalistes elles non plus. Mais ce n'est pas la crainte de la souffrance qui les retient. C'est le fait de savoir que le bout du tunnel est loin, même si sur les parois on peut faire pousser des fleurs ou brûler un feu dans les anfractuosités. Mais de leur peur, de ses raisons et de ses expressions déraisonnables, les écologistes ont tenté et tentent encore d'extraire les bases scientifiques, politiques, d'une lutte pour l'avenir. Un avenir où il serait autorisé de se poser des questions sur la vie. Où des approches collectives, sobres, ni mystiques ni dérisoires, permettraient de considérer l'angoisse en face et d'y faire front. Est-ce possible ? Hier il y avait la religion, y aura-t-il demain autre chose que le grand suicide soi-disant lucide ?

Le hurlement de la femme en couches, s'il répond à une douleur, décharge de bien autre chose: de la fondamentale ignorance, de la déréliction, de la terreur devant le fait d'exister, cristallisées dans une fonction animale et sociale qui consiste à donner la vie à un nouveau né. Ni méthodes miracles, ni médecins magiciens, ni libération de la femme, ne parviendront seuls à faire taire le cri que, gueule grande ouverte, la mère pousse ce jour là, de toutes ses forces, pour elle et aussi pour l'homme qui naît entre ses cuisses.

Isabelle Cabut ●

(1) Il existe chez la mère une intense curiosité vis à vis de ce pantin qu'elle porte en elle depuis neuf mois sans le connaître. On n'est pas seule quand on attend quelqu'un dont on sait, à coup sûr, qu'il doit venir.

Infos

A la suite de l'arraisonnement du bateau de Greenpeace, «Combattant de l'Arc-en-ciel», six membres de l'équipage ont été entendus par la Cour d'enquête maritime et commerciale de Reykjavik (Islande). C'est le chef du département de l'Immigration, M. Sigurjonson, qui a annoncé peu après que l'équipage de Greenpeace et son bateau étaient libres de repartir comme ils l'entendaient et les policiers qui avaient été continuellement présents à bord pendant l'arraisonnement, ont évacué sans autres explications. Le «Combattant de l'Arc-en-ciel» a donc repris ses activités contre le navire baleinier Hvalur 9 en plaçant deux pneumatiques dans sa ligne de tir ; jusqu'à présent, le navire chasseur n'est pas parvenu à tirer.

La justice islandaise a levé la saisie des trois pneumatiques de Greenpeace que les gardes-côtes avaient confisqués la semaine dernière, mais les garde-côtes continuent de refuser de les remettre à Greenpeace bien qu'aucun motif légal ne justifie la saisie. Il faut noter que ces équipements avaient été achetés par Greenpeace grâce aux milliers de personnes qui soutiennent son action non-violente pour sauver les baleines.

Les raisons pour lesquelles Greenpeace poursuit sa campagne sont les suivantes :

- Les rorquals communs, principale espèce chassée par l'industrie baleinière islandaise, sont protégés partout en dehors de l'Atlantique Nord.

Les informations scientifiques disponibles indiquent que les populations baleinières du Nord-est atlantique continuent de décliner.

- Les quotas de chasse pour l'Atlantique Nord ne sont pas déterminés à partir de véritables données scientifiques.

- Les baleines sont des animaux migrateurs qui s'approchent des côtes islandaises temporairement seulement. Elles n'appartiennent pas à ceux qui possèdent la technologie nécessaire pour les exploiter, mais sont un héritage commun de l'humanité toute entière.

- L'Islande vota en faveur d'un moratoire de dix ans sur toute chasse baleinière commerciale en 1972 lors de la conférence de Stockholm sur l'environnement.

- L'Union Internationale pour la conservation de la nature (UICN), dont l'Islande fait partie, s'est prononcée à plusieurs reprises en faveur d'un moratoire sur toute chasse baleinière commerciale.

- L'opinion publique internationale, et une bonne part de l'opinion islandaise, réclament l'arrêt immédiat de toute chasse baleinière commerciale. (Greenpeace 31 rue de Mail 740002 Paris. Tél. 233 36 96.



Pierre Marlson a publié beaucoup de nouvelles un peu partout, et un premier roman chez Albin Michel, dans la collection Super-Fiction, en collaboration avec Albert Higon : L'empire du peuple, un space opéra libertaire plutôt bien mené. Et puis, un peu plus tard, il s'est littéralement envolé, en nous donnant deux livres-clés de la science-fiction politique française. Avec très peu d'exotisme, des aventures sur notre bonne vieille Terre et des thèmes d'actualité. Il y a Désert ! aux Editions Kesselring, avec, en filigrane, le cancer de la colonisation, en Afrique du Nord, en souvenir de la guerre d'Algérie, et Les compagnons de la Marcialigue, qui paraît ces jours-ci aux Editions Encre. Un livre touffu et très prenant, où l'on voit une petite communauté coupée du monde par un accident nucléaire s'organiser en une commune autogérée. Et ça marche : vivent les neutrons !

Pierre Marlson, plombier-chauffagiste de son état, reste toujours très près des réalités du monde du travail et s'intéresse beaucoup aux technologies douces qu'il expérimente et propose à ses clients. Le texte suivant est un hommage au méthane.

Bernard Blanc ●



« Vous ne percevez aucun salaire...
- Mmmm.
- Vous ne touchez aucune pension
- Heu...
- D'ailleurs il y a des mois que vous n'avez payé une seule note d'eau, de gaz ni d'électricité. Les compagnies ont supprimé vos compteurs sans exception !

- Ssss...

- Vous ne pouvez absolument pas demeurer ainsi, voyons ! Dans votre propre intérêt il vous faut nous suivre, vous confier à notre secours...

- Non !

Le bonhomme avait parlé net, d'un ton vif, à la limite de la violence, mais cet effort semblait avoir usé son souffle. Il respira longuement avec peine, dans un bruit de râpe. Son poing osseux se crispait sur la balustrade tordue.

Les deux Assistants Totaux de la Sécurité Totale échangèrent un regard navré mais entendu.

- Permettez-nous d'entrer, monsieur, dit le plus grand. Nous devons établir un rapport justifié par une observation réelle...

- Non, oh non, éructa le vieillard en relevant la tête sur son torse courbé par l'arthrose. Sa sclérotique était criblée de petits vaisseaux éclatés.

- S'il nous fait une crise cardiaque, on sera dans de beaux draps avec notre quota ! s'écria le second assistant avec dépit.

Tous deux commençaient à se sentir très mal dans leur peau. L'humidité de l'herbe dans laquelle ils étaient contraints de piétiner, immobilisés là, stupidement, par la ridicule obstination d'un vieux fou, avait traversé la tige étincelante de leurs bottines en imitation de cuir fauve. L'air trop froid

Assistance totale

Une nouvelle écolo-pas-triste pour donner des idées



leur piquait les yeux et le tissu laqué blanc de leurs combinaisons frappées à l'épaule gauche du signe entrelacé d'un S et d'un T était méchamment plaqué à leurs corps par une bise aigrement caresseuse.

La lueur jaune du soleil levant qui traversait les dernières effilochures du brouillard, nimbait d'or les cheveux frisés du vieillard. Une touffe de poils tout aussi légers et neigeux se montrait dans l'échancrure profonde de son gilet sans manches en lourd brocard marqué de fleurs rebrodées et multicolores. Des bras secs et nus en émergeaient. De même, ses pieds nus trempaient dans l'herbe mouillée, issus au bas effrangé d'un pantalon en épais velours à côtes. Des nuages de vapeur jaillissaient de ses narines pulsantes.

- Vous ne devriez pas rester ainsi, dans le froid ! reprit le premier visiteur. Et il montrait du doigt la poitrine étroite, les pieds et les bras nus.

Le propriétaire essuya une larme causée par le froid, l'émotion ou Dieu sait quoi encore, et jeta par-dessus son épaule un rapide regard sur sa maison.

Diable, qu'il devait faire froid là-dedans, songea le plus grand Assistant qui s'appelait Jan Rigot.

- Si vous ne m'embêtez pas ici, je n'y serais pas, dit le père Fabiaud.

- Mais laissez-nous entrer ! cria Dan Mercier, l'autre visiteur.

- Si vous étiez mes amis, vous entreriez chez moi, reprit le vieil homme en interrompant sa phrase de deux ou trois inspirations sifflantes.

- Nous sommes vos amis, on s'inquiète de votre sort, vous voyez bien !

- Non !

- Si notre rapport est défavorable, il faudra bien que vous laissiez entrer chez vous les Assistants d'Intervention, vous savez...

- Alors pourquoi pas vous, hein ?

Le vieil homme se courbait encore plus en avant. Sa main avait abandonné la barrière. C'est qu'il fouillait une poche arrière de son pantalon brun. Il en ramena une épaisse liasse de billets de banque.

- Ecoutez-moi, jeune homme, dit-il à Jan Rigot. Voici de l'argent. Il est à vous et à votre copain. Mais rédigez votre fichu rapport sur le quartier sans parler de moi ni de ma maison, ni de mon compteur électrique. O.K. !

La somme avait l'air rondelette. Jan avança légèrement la main.

- Mon cher monsieur, impossible, notre tâche est humanitaire, voyons. Nous sommes là, réellement, pour vous aider.

Le jeune Dan, l'idéaliste, avait encore une fois frappé. Jamais on ne ferait rien de valable dans le métier, avec un tel coéquipier. Un rictus marqua la face du membre plus ancien de l'équipe d'Assistance. Il rangea sa main contre son flanc en même temps que le père Fabiaud remettait son argent à l'abri dans sa culotte. Le vieillard exhala un nouveau soupir et repoussa d'une tape sèche la main que le jeune Mercier avait posée fraternellement sur son épaule.

- Vous êtes certains que vous vous voulez entrer ? demanda-t-il en hoquetant.

Puis il ouvrit le portillon de bois laqué et précéda les deux hommes au long d'une petite allée de ciment. Dan eut pour son chef et compagnon un regard vainqueur, l'air de

dire : « hein, tu vois, il suffit d'un peu de cœur et de courage ! ».

La maison était basse, avec un grand toit brun, une façade ocre recouverte d'un fin réseau par les tiges pour l'instant dénudées d'un fouillis de plantes grimpantes qui devaient verdier et fleurir à l'envie durant la belle saison. Une lueur orangée jaillissait des deux petites fenêtres. Peut-être les premières lueurs du soleil, à contre-jour ?

Le living était grand, bas de plafond, avec des poutres brunes d'où pendaient des chapelets d'aulx, d'oignons, d'échalottes, des saucisses et des jambons enveloppés dans des toiles fines.

Le plus extraordinaire était qu'il y régnait une douce température. Le dallage en pierre grise du sol semblait chaud sous les semelles des bottines. Le propriétaire des lieux y frottait ses pieds avec un évident plaisir.

- Un instant, dit-il. Je vais vous donner de la lumière.

Il illumina aussitôt un grand lampadaire situé aux côtés d'un fauteuil aux coussins garnis d'un vieux velours bleu ciel un peu râpé. Un rayon chargé de livres s'étirait au-dessus du dossier, à portée de main. Deux autres petites lampes éclairaient déjà le reste de la pièce, un coin-cuisine étincelant et une table en bois sombre sur laquelle trônaient une serviette à carreaux et le bol d'un petit déjeuner.

- Co... Comment chauffez-vous cette maison ? Et... Et où... Où prenez-vous le courant électrique ? cria sur un ton trop aigu l'Assistant Total Mercier.

On aurait dit que le ciel lui descendait sur la tête. Il tendit un doigt accusateur :

- Vous avez pratiqué un branchement clandestin, hein ? Vous savez que c'est puni par la Loi ? Vous risquez dix ans de prison !

- Je fais mon courant électrique avec un alternateur de secours en vente libre dans le commerce, dit le père Fabiaud en rigolant.

- Vieux menteur ! jeta Mercier. Ces alternateurs fonctionnent à l'essence, la chose est bien connue.

- Et alors ? demanda Jan, ne voyant pas du tout où son coéquipier voulait en arriver.

Celui-ci manqua s'étrangler. Les poings sur les hanches, la figure écarlate, statue de l'indignation sociale, il se campa devant son compagnon :

- De l'essence ! Comment un type sans ressources se procurerait-il de l'essence ? En outre, il faut des bons pour avoir le droit d'acheter de l'essence... Alors, répéta-t-il en tournant à nouveau sa colère contre le vieil homme ?

Ce dernier, loin de se troubler, s'élança joyeusement dans un autre éclat de rire. L'atmosphère chaude et douce de la maison avait un excellent effet sur ses bronches, nota Jan : il ne râlait presque plus.

- C'est pas indiqué sur la notice, dit enfin le père Fabiaud, mais vous savez, c'est très facile d'adopter le moteur d'un alternateur de dépannage pour le faire fonctionner au gaz...

- Mais on vous a coupé le gaz !

- Je le fabrique moi-même. Du méthane. J'ai deux cuves, là, derrière. Elles fonctionnent avec mes déchets, mon lisier, les sous-produits de ma petite exploitation forestière, mon excédent de fumier...

- Quoi, du gaz ! Vous fabriquez du gaz ? Mais c'est interdit. C'est une atteinte au Monopole d'Etat !

- Je n'en vends pas, ergota le vieux en plissant malicieusement les paupières.

- Ça ne peut pas suffire pour chauffer toute une maison.

- Je crois que ça suffirait, mais j'ai aussi soixante mètres carrés de capteurs solaires...

- Qui ne sont certainement pas d'un type homologué, vous n'auriez pas pu les acheter !

- Que j'ai bricolés moi-même...

- C'est bien ce que je disais !

- Et puis une pompe à chaleur, vous savez, une de ces machines thermo-dynamiques...

- Horriblement cher, ça aussi. Et frappé de taxes !

- Que j'ai adaptée du groupe compresseur d'un ancien et énorme congélateur trouvé par moi à la ferraille...

- Interdit !

- Et aussi une éolienne...

- Taisez-vous. Vous nagez en pleine illégalité !

Dan pouvait bien s'inquiéter, tout à l'heure, d'une possible crise cardiaque chez le vieil homme qu'ils devaient contrôler ce matin... C'est lui-même qui, pour l'instant, semblait menacé d'apoplexie. Jan Rigot décida de reprendre l'initiative.

- Du calme, dit-il à son adjoint. Ce vieux bonhomme te fait marcher. Pour faire un rapport véridique, authentique, nous devons certifier avoir vu, de nos yeux vu, ce dont nous rendrons compte.

- Suivez-moi, dit le père Fabiaud. Je vais vous montrer mes cuves à méthane.

C'était sous un auvent, en plein air, illuminé par les rayons bas du soleil levant, deux énormes cylindres (j'ai acheté ça il y a bien longtemps, dans la vente aux enchères d'une faillite. Ouais, une grande laverie qui n'avait pas tenu devant la crise) en acier inox, rutilants. Le père Fabiaud recommanda à ses visiteurs de ne pas toucher à la première cuve.

- Elle est en service, actuellement proche des deux bars et demi.

Il expliqua sa construction. C'était astucieux, le couvercle (le demi-cylindre supérieur) pivotait aux trois-quarts autour de son vis-à-vis, ce qui offrait toute facilité de chargement. Un joint caoutchouc (du butyl, précisa le vieux) empêchait toute fuite. Il avait monté une soupape (tarée à deux ou trois bars et je vérifie son fonctionnement à chaque remplissage) qui laissait échapper le gaz éventuellement excédentaire en allumant une torchère (avec un allumeur piézo électrique, mon alternateur, vous vous rappelez !) et permettait aussi d'évacuer le résidu quand on passait sur la seconde cuve. A part ça, un simple tuyau (en cuivre, pour éviter les risques de fuite par corrosion, et des brasures à l'argent) muni de deux vannes conduisait le gaz auprès de chaque appareil d'utilisation. Là, il se voyait détendu à vingt grammes.

- Ça marche très bien.

- Je n'en doute pas, approuva Jan Rigot très impressionné.

- Vous ne pouvez pas manœuvrer ces couvercles à vous tout seul, éructa Dan avec dépit.

- Oh mais si, j'ai un ressort de rappel et un poids qui fait l'équilibre. Une fillette s'en chargerait, répondit le vieux (il rigolait toujours autant). Venez voir ça sur ma deuxième cuve. Elle est en cours de chargement.

Il souleva sans effort apparent un grand levier de bois relié au couvercle de la cuve par trois énormes bracelets de cuir. Un large ressort à boudin se tendit entre les machoires des deux demi-cylindres. Le contre-poids était une simple et grosse pierre rose, polie par les ans, suspendue par des sangles (elles aussi de cuir) sous le prolongement du levier en bois. Ça ne sentait déjà pas très bon. Un infect mélange de boue, de feuillages, d'eau sur laquelle flottaient des corps demi-solides à l'aspect peu ragoûtant.

- Voyez, elle est pleine au tiers, à peu près.

Les deux visiteurs se penchèrent au bord de la fosse, refoulant leur écœurement. Ça devait bien tenir dans les trois ou quatre mille litres.

- Le gaz d'une cuve vous dure combien ? demanda Jan, forçant sa voix à demeurer aimable.

A cet instant des deux Assistants Totaux subirent au creux des reins l'assaut brutal d'une main. Ils churent ensemble dans le magma. C'était affreux. L'odeur s'augmentait de leur pataugement. Et la paroi du cylindre était d'un lisse ! Impossible à graver. Et rien, dans la cuve, pour s'en faire un support quelconque. Rien que du mou, du puant.

- Sortez-nous d'ici, voyons ! La plaisanterie est de mauvais goût. Jan se forçait encore à un ton jovial.

- Une cuve m'approvisionne deux mois au moins, dit le père Fabiaud. Ça détruit tout, vous savez. Même les rats qui y tombent pendant que j'attends le remplissage complet se décomposent en totalité. C'est ça qui m'a donné l'idée...

Et il commença, à l'aide de son grand levier de bois, à refermer le couvercle étanche de sa cuve numéro deux.

Pierre Marison ●

Les murs ont des oreilles

Incontestablement, l'événement musical de ces dernières semaines, c'est la sortie d'un disque qu'on attend depuis trois ans, le 5 de J.J. Cale (Eurodisc Arabella 91328, dist. WEA) : J.J. Cale est l'un des principaux musiciens d'aujourd'hui, ça ne l'empêche d'ailleurs pas d'être aussi le plus flemmard. Son dernier album **Troubadour** (Eurodisc Arabella 913283) date de 1976 ! Et il n'a produit que cinq albums en huit ans : un record. Il faut dire que J.J. Cale n'a pas de gros besoins : «Je passe ma vie à boire de la bière et à jouer de la guitare, c'est la croyance d'un fou...» explique-t-il malicieusement dans l'une des chansons plutôt country du 5, **Fate of a fool**. Son univers musical colle tout-à-fait à cette décontraction : je ne connais pas de musique plus cool, sans guimauve et sans babillements. Tous les morceaux, sous un air je-m'en-foutiste, sont cependant écrits, chantés et joués très précisément. J.J. Cale ne fait pas beaucoup d'albums, il a donc le temps de ne rien laisser au hasard. Loin du hard-rock, loin du folk aussi, J.J. Cale construit un monde totalement à part : une musique écologique par excellence, qui transporte les sens tout en disant la joie de vivre et l'art de ne pas s'en faire. Si vous n'achetez qu'un disque cette année, c'est le 5 de J.J. Cale. Et encore, je vous donne là un très mauvais conseil : parce que dès que vous aurez entendu celui-là, vous serez, comme moi, intoxiqués et vous voudrez vous payer les autres tout de suite. C'est une chance : Eurodisc les a tous réédités, je vous l'avais annoncé dans l'**Ordonnance**.

Pas loin de J.J. Cale, sur une autre planète, un groupe qui mérite une oreille attentive, aussi, c'est Dire Straits, dont le second album vient de paraître : **Communiqué** (Vertigo 9102 031, dist. Phonogram). Contrairement à ce qu'on pourrait croire à la première écoute, ce nouveau disque ne fait pas double emploi avec le premier, **Dire Straits** (Vertigo, 9102 021, dist. Phonogram) qui avait, l'été dernier, fait l'effet d'une petite bombe dans l'univers musical dominé alors par l'univers électrique et nihiliste de la New Wave. **Communiqué** affine et développe les thèmes du précédent, et marque la maîtrise absolue d'un jeune groupe, sorti d'on ne sait où, avec une musique totalement différente et hors des modes. Aussi loin du disco que du hard, Dire Straits fait son chemin à part, grâce, tout particulièrement, à l'excel-

lent guitariste, compositeur et chanteur Mark Knopfler.

Avec Dire Straits, on est emporté par un environnement musical qui, un peu comme celui de J.J. Cale, met en forme, donne le sourire et fait voir la vie en rose. Dire Straits, c'est mieux qu'un tranquillisant, et ça fait moins mal au bide. Une musique nonchalante, des thèmes insinuants, une espèce de magie qui ne se lâche plus, c'est sans doute la raison de l'incompréhensible succès de ce groupe encore inconnu il y a un an. Le monde du show-biz nous réserve de temps en temps quelques surprises de taille, ça fait plaisir. Même les requins se plantent parfois dans leurs pronostics.

Dans le même genre, on écouterait aussi le dernier album de Ry Cooder, **Sop till you drop** (Warner WB 56 691, dist. WEA), enregistré en digital recording, un emploi pacifique de la technologie du laser - c'est mieux et moins dangereux qu'avec les satellites tueurs ! - qui donne à la musique un son et une qualité inégalés jusqu'à présent. Je vous en recauserai, c'est promis, dès que j'aurai semé le Soyoud qui me course.

Simplicité et bien-être, Dire Straits sait ce que ça signifie. Il a fait des adeptes de qualité, puisque Bob Dylan ne jure plus que par lui, et a demandé à deux membres du groupe de l'accompagner dans son dernier disque, **Slow train coming** (CBS 86095) un autre événement musical de ces jours-ci. Et c'est vrai que le nouveau Dylan a des petits airs de Dire Straits. On y retrouve cette guitare berçante et ces envolées tranquilles qui donnent la chair de poule. Et Dylan, bien sûr, le monument. Sa voix, sa maîtrise musicale, son total professionnalisme. **Slow train coming** est un disque parfait qui satisfera aussi bien les amateurs de ballades calmes que les fans de rock (dont je suis, vous le savez). Il faut seulement oublier très vite que Dylan s'est récemment converti au christianisme et que presque toutes ses nouvelles chansons cachent un petit Jésus, un orteil du Bon Dieu et une citation biblique... Ceux qui ne comprennent pas l'anglais ne s'en apercevront pas, et c'est tant mieux. Les autres essaieront de penser à autre chose. Par exemple à ce blues de grande qualité auquel Dylan revient, avec une pincée de violence qui donne à son message bizarre une portée particulière : «Tu vis peut-être dans un autre pays sous

un autre nom...» explique-t-il dans **You gonna have to serve somebody**. Dylan n'est pas seulement un spécialiste de la double croche, c'est aussi un poète doué. Qui se plante parfois en beauté, lorsqu'il se met en rogne contre les Arabes producteurs de pétrole «qui se pavent comme des rois... et qui, d'Amsterdam à Paris, décident du futur américain» (**Slow train**). C'est sûr que Dylan doit avoir une dent contre Andy Young, défenseur de l'OLP... Un peu plus loin, il s'en prend à la pornographie dans les écoles. Il flippe dur, ce mec, mais ça ne me donne pas envie de jeter le disque par la fenêtre, parce que c'est tout de même une très belle chose musicale. A vous de voir ce que vous préférez : le plaisir de l'oreille ou la pureté idéologique.

En même temps que **Slow train coming** sort le film produit et joué par Dylan, **Renaldo et Clara** (deux heures au lieu des quatre de la version originale, voleurs ! remboursez !), une autobiographie compliquée où l'on retrouve Joan Baez et tous les potes du Maître. Un film sur la recherche de l'identité, dit Dylan. Et c'est vrai que ça doit être difficile de s'y retrouver quand on passe en quelques années de l'état de beatnik traînant au village avec un sac à dos, à celui de vedette mondialement adulée. On ne va tout de même pas le plaindre, hein.

Mieux vaut écouter de la bonne musique. Par exemple celle de Lene Lovich qui, avec **Stateless** (Stiff 940 807, dist. Barclay) donne au petit label anglais underground, Stiff, une occasion supplémentaire de se frotter les mains : non content d'avoir sorti deux géants du rock d'aujourd'hui, Ian Dury et Elvis Costello, le voilà qui lance l'une des femmes les plus étonnantes du moment. Lene Lovich ne peut pas laisser indifférent, même dans ses airs de variétés (il y en a plusieurs dans **Stateless**). Le reste est très baroque, c'est presque normal puisque Lene, émigrée yougoslave, a toujours voulu conserver intacte la mémoire de sa région d'origine, les Balkans. Inutile de dire, alors, qu'elle aime bien les histoires de vampires ! - et que son rock sent le soufre et l'excentricité. Un disque à écouter d'urgence. Lene Lovich sera au palace le 27 septembre à 20H30. Allez-y voir si je me trompe.

Bernard Blanc ●



Sur le te

Kultur

21

ACOUT. Association Côte d'Or de Usagers des Transports. Prochaine réunion le 7 septembre à 20H30, Hôtel des Sociétés, 7 rue du Dr. Chaussier, 21000 Dijon. Renseignements et correspondance : ACOUT, BP 1230, 21029 Dijon Cédex

35

AMIS DE LA TERRE. Réunion des AT de Rennes le mercredi 12 septembre à 20H30 au local. Au programme redémarrage des commissions, diffusion de la pétition nationale antinucléaire, etc. La rentrée, quoi ! Cette réunion est ouverte à tous les écologistes des pays rennais (bronzés ou non). Il nous reste des beaux autocollants «auto-réduction 15% EDF» jaunes et noirs, représentant une paire de ciseaux coupée au fil électrique. Ils sont disponibles au local des AT de Rennes, 73 rue de Chateaugiron, 35100 Rennes (3F + port à l'unité, 2F par centaine).

40

CAFE DES FEMMES. Au programme : jeudi 6 à 19H30 souper-débat avec des esthéticiennes, diététiciennes, coiffeuses, mannequins, hôtesses. Projection d'un film «Ayez le sourire» de Ch. Vermorcken, Belgique, 30 minutes. Samedi 8 à 21H soirée avec «Marilyn». Mercredi 12 à 20H Michel Barzin présente «Le grand cahier des petites misères». Jeudi 13 à 20H, débat avec des femmes exerçant des métiers traditionnellement réservés aux hommes. Lundi 17 à 20H ciné-club «Harlan County» de Barbara Kopple, usa, 1977, 100 minutes. Jeudi 20 à 20H débat avec les femmes travaillant dans les bureaux. Le Café des Femmes, 8 rue Nagelmackers, 4000 Liège. Tél. 23 71 33.

67-68

RADIO-LIBRE (RVF). Après deux mois de vacances, Radio Verte Fessenheim reprend ses émissions tous les vendredis soirs à 19h45 et tous les dimanches matins à 11h entre 100 et 104 Mhz en modulation de fréquence (FM ou UKW). Les équipes vont redémarrer en pleine forme (je l'espère) avec plein d'idées nouvelles, des projets, plus d'émissions spéciales sur des sujets précis, plus de direct. Mais tout cela ne pourra se faire que si toi, auditeur d'aujourd'hui ou de demain, tu prends en charge, partiellement, à ton niveau, dans ta région (quartier, village, vallée) seul ou en groupe, la collecte d'informations, la réalisation d'interview, de reportage ou d'une émission complète. Car RVF qui entre gaillardement dans sa troisième année de fonctionnement ne continuera que si dans les semaines ou les mois à venir, elle devient réellement la radio des habitants du Dreyeckland. Pour cela, il faut qu'elle soit faite par un maximum d'entre eux. Entre en contact avec nous en nous écrivant ou en nous téléphonant à Marie-Jeanne et Gilles Gay, Bat B, rue des tulipes, 67150 Gerstheim. Tél. (88) 98 35 06 ou pour le Haut-Rhin (89) 68 64 14. Afin de tourner sur le plan financier (achat de bandes magnètes) RVF diffuse un autocollant 4F pièce, ou 300F les 100, un autre 1F pièce, 5F les 10, 10F les 25. Un bouquin «Ecoutez la vraie différence», RVF, SOS emploi Longwy et les autres de Claude Collin paru aux Editions La Pensée Sauvage, 30F. Toutes les cassettes des émissions (plus de 140 actuellement, liste sur demande). N'oubliez pas les frais de port.

74

ANNECY ANTIMILITARISTE. Insoumis, objecteurs, renvoyeurs de livrets, un courant antimilitariste se développe à Annecy. En 1978, 24 renvois de papiers militaires en soutien à un insoumis. Aujourd'hui, un ou plusieurs insoumis risquent d'être inquiétés. Si vous voulez participer à notre lutte ou renvoyer vos papiers militaires, écrivez à : Groupe antimilitariste-Coop Aquarius, Ferme Aymonier, rue des paquerettes, Cran Gevrier 74000.

69

STAGE DANSE FOLK pour débutants les 29-30 septembre au Centre de Rencontre des Echarmaux, col des Echarmaux, 69690 Poule. Tél. (74) 03 64 90. Prix tout compris : 130F.

71

NUIT DU CINEMA le samedi 8 septembre de 21H à l'aube, salle du foyer cinéma à Marcigny. Thème : le film noir. Au programme quatre longs métrages. 21H : «Dans la souricière» de Norman Panama (le type même du policier noir des années 50). 23H : «Nous avons gagné ce soir» de Robert Wise (le monde de la boxe et du milieu). 1H : «Mabuse, démon du crime» de Fritz Lang (considéré comme le 1^{er} film noir de l'histoire du cinéma). 3H : «Duel nocturne» de C. Zanussi. Film inédit d'un jeune cinéaste polonais présenté en avant-première. Abonnement pour les 4 films : 15F à l'entrée. Au cours de la soirée présentation des 9^{èmes} Rencontres qui auront lieu du 30 octobre au 4 novembre.

79

FOIRE ECOLOGIQUE les 8 & 9 septembre à Thouars à l'Orangerie du Château. Au programme : informations sur les vaccinations, les médecines naturelles, l'objection de conscience, le nucléaire, l'agribio, Amnesty International, etc. Vente de produits naturels. Artisanat. Samedi soir bal folk, entrée 8F. Conférences, diapos, films sur divers sujets écologiques.

94

WEEK-END DE SD au 187 rue de Fontenay à Vincennes. La confrontation avec soi-même par la SD et différentes techniques de transe, jeux de rôle, a pour but de libérer ses propres énergies créatrices. Avec une intensive communication dans le groupe, vous pouvez, en jouant, développer un nouveau comportement. Renseignements : 374 01 91.

Divers

03

COLLECTIONNEUR recherche anciens numéros ou collections complètes de la Gueule Ouverte et de Charlie-Hebdo. Ecrire à M. Fauteur Thierry, 03250 Le Mayet de Montagne

04

BERGERE OU BERGER. Cherchons bergère ou berger avec chien si possible, ayant de l'expérience, logé, nourri, petite rémunération et cela pour quelques mois. Vendons chèvres pures alpines chamoisées dont six lactières première et deuxième lactation, et 15 chevrettes de 7 mois. Cherche chien sachant garder un troupeau de brebis. Ferme Les Brunets, 04250 La Motte. Tél. (92) 68 31 96

07

BARAQUE. Nous avons une grande baraque à moitié en ruines avec du terrain, au bord d'un ruisseau dans un coin paumé. C'est idéal pour vivre à 6 ou 8 en autarcie alimentaire et en vivant d'artisanat ou d'élevage. Nous aimerions vivre cet idéal avec de préférence d'autres jeunes de notre âge (moins de 25 ans), sexpoliens, écologistes, pour ensemble au sein d'une vie simple et naturelle se libérer en s'adonnant (s'abandonnant) à nos émotions, à l'amour, à la vie. Tout est à faire mais malgré les très grandes possibilités du lieu (énergie douce, jardin, élevage) nous aimerions que ce soit plus une aventure humaine que matérialiste. C'est à concrétiser dès aujourd'hui. Yvonne Lévy, Daniel Crol, Place de la Fève, 07800 La Voultre.

12

MARIE ET PIERRE cherchent à s'associer à personnes pour vivre sur une ferme. Actuellement nous avons 10 chèvres et une basse-cour. Projet d'élevage et projet de recevoir des enfants. La Cabane par les Bartas, 12440 La Salvetat Peyrales.

30

UNE COMMUNAUTE ou même une ferme aurait-elle du travail pour un garçon de 16 ans, fils de paysan, n'importe où, logé, nourri, pour une longue durée. Profiteurs s'abstenir. Merci pour votre réponse rapide. Ecrire à Claude Verrun, Lecques, 30250 Sommières.

35

ELEVAGE DE BREBIS bleu du Maine. Nous avons des agnelles et des bœliers à vendre. Nous cherchons aussi des gens intéressés pour travailler quelques mois avec nous car nous sommes obligés de changer de ferme, et il y a du boulot dans la nouvelle. Catherine et Victor, Le Bois-Davy, 35270 Bonnemain. Tél. (99) 73 86 38.

38

FEMMES AVEC ENFANT cherchent maison à louer même mauvais état, pas trop cher, dans un rayon de 15 km autour de Montpellier. Ecrire à Juliette Campagne et Mado Raverdy, 20 rue Faugier, 38200 Vienne.

46

CHERCHE PERSONNE féminine logée, nourrie, de préférence ayant expérience pour le triage et la préparation des grappes en atelier du raisin de table «Chasselas de Moissac» en bio, du 15 septembre à fin octobre environ. Syriol Claude, Lamolayrette, Flaugnac, 46170 Castelnau Montratier. Tél. (65) 31 97 02.

49

OUVERTURE d'un atelier de tissage-librairie, à l'antimyte, 21 rue du Commerce, le 15 septembre. On y trouvera tissages, laines, matériel et

livres (écologie, féminisme, actualité politique, sciences humaines, littérature, bandes dessinées, livres d'enfants...)

54

JE CHERCHE A LOUER un petit appartement pas cher dans un vieil immeuble de Nancy ou sa banlieue. Y-a-t-il une possibilité de trouver du papier recyclé à Nancy ? Brigitte Vaillant, Beuvezin, 54115 Favières.

75

ECHANGE PARIS-BERLIN. Groupes de jeunes Allemand(e)s 20/30 ans apprenant le français, souhaiteraient contacter Parisien(en)s qui seraient prêt(e)s à les accueillir lors d'un séjour de 6 à 8 jours à Paris à partir du 20 octobre. Un séjour à Berlin pourrait être pratiqué mutuellement selon des intérêts individuels. Contacter H. Eckhardt, Biebricherstr. 4, D-Berlin 44. Tél. 19 49 30 623 34 31.

81

AUTRE CHOSE à la campagne. En plus du tissage, teinture végétale, plantes médicinales etc., vous ferez votre pain cuit au four à bois, vous participerez à la vie locale, traditions occitanes, veillées. Prix de chaque stage 550F, du 3 au 15 et du 17 au 29 septembre. Logement à la ferme 150F, camping 100F. Possibilités de faire la cuisine. Atelier du CLAOU, Lacapelle-Damiatte, 81220 St Paul Cap de Joux. Tél. (63) 75 63 00.

88

CHERCHE ADRESSE du GRANV de Rouen qui propose des autocollants «non chef...». F. Mouglin, chemin de Bramont, 88250 La Bresse

38

MALVILLE. Maison autonome de Malville (voir G.O. 275). Week-end du 14-15 septembre. Il faudrait être nombreux pour le ferrailage de la coque. Ce travail ne demande aucune compétence particulière. Si vous désirez participer, prenez contact (pour hébergement) en téléphonant au 74 / 88 50 03 à Josiane Vincensini ou 74 / 88 53 69 à Marie-Jo Putinier. Votre contribution financière sera toujours la bienvenue ! Maurice Garin 45 rue Edouard Marion 38300 Bourgoin.

76

LE COMITE DE DEFENSE du site de Penly organise les 15 et 16 septembre prochains une kermesse antinucléaire et fera une parade dans les rues de Dieppe le samedi 8. Pour celle-ci, il recherche une fanfare style Beaux-Arts solidaire de l'action (frais de déplacements payés et rémunération de 1000F à 1500F pour l'après-midi.) Réponse à Francis Olocco, 43 rue de la Barre 76200 Dieppe ou tél. aux heures de bureau 35 / 84 47 22 et demander Pascal.

71.69

BAL FOLK LE 29 septembre à 21H au centre de rencontre et d'échange des Echarmeaux, col des Echarmeaux avec Cidex 12 60.

Les Circauds

Centre de rencontre

10-11-12-13-14-15 septembre : rythmes et percussions.

Polyrythmie de groupe, jeux d'écoute des autres, découverte des sons, approche des percussions. Avec Jean-Pierre Boistel. Participation : 380F. Arrhes : 60F.

5(19H)-6-7 octobre : Expression corporelle analytique.

«l'espace de son corps et le corps de son espace» avec Yanick COCHET. Prix : 300F. Arrhes : 100F. Suivi de Bioénergie (organisé par les Circauds) à Bordeaux. Ecrire au centre pour tous renseignements.

De plus amples renseignements sur les différents stages peuvent être envoyés. (joindre un timbre). Inscriptions et renseignements : Centre de Rencontre Les Circauds, Oyé, 71610 Saint Julien de Civry. Permanence téléphonique de 11H à 13H30 au 85/25 82 89.

Abonnement

1 an (52 n°) : 200 à 300 F selon vos revenus.

6 mois (26 n°) : 100 à 150 F selon vos revenus.

3 mois (13 n°) : 50 à 70 F selon vos revenus.

Chèque bancaire ou postal à l'ordre des Editions Patatras, Bourg de Saint Laurent en Brionnais, 71 800 La Clayette.

Je souscris un abonnement de mois.

NOM

PRENOM

ADRESSE

CODE POSTAL

VILLE

J'abonne également pour une durée de mois :

NOM

PRENOM

ADRESSE

CODE POSTAL

VILLE

Souscription

Je joins la somme de francs en soutien à la

Je joins la somme de francs en soutien à la GO.

Bulletin à retourner à la GO, Saint Laurent en Brionnais, 71 800 La Clayette (chèques à l'ordre des Editions Patatras).

Librairie

Bataille d'Alger, Bataille de l'Homme. Général de Bollardièrè.	19 F
Le Porte-Képi. Lambert.	20 F
Armée ou Défense Civile Non Violente. CLICAN.	6 F
Y'en a plus pour longtemps. Fournier.	40 F
Signification de la Non Violence. Jean-Marie Muller.	4 F
Aujourd'hui Malville, Demain la France. Collectif d'enquête.	30 F
Le Moment de Tuer (A4 Comix n° 6. Jean Caillon.	5 F
Les Trafics d'Armes de la France. CLICAN.	20 F
Les Grévistes de la Guerre. Jean Toulat.	25 F
La Bombe ou la Vie. Jean Toulat.	25 F
Survivre à Séveso? Collectif d'enquête.	23 F
Creys-Malville, le dernier mot. Conseil Général de l'Isère.	30 F
L'Objection de Conscience. Jean-Michel Cattelain.	9 F
La Face Cachée de l'Ecologie. Amis de la Terre de Lille.	6 F
Aujourd'hui Gravelines, Demain Offekerque. Amis de la Terre de Lille.	5 F
Le Défi de la Non Violence. Jean Marie Muller.	30 F
Insoumission Collective Internationale.	12 F
La Dimension Ecologique de l'Europe. Catherine Decouan.	28 f
Quatre pages «Cousteau».	0,50 F
L'Héritage. Jean-Marie Muller.	4 f
Aspects Technique, Ecologique, Economique et Politique de l'Energie Nucléaire.	10 exemplaires : 35 F
Yves Le Hénaff.	8 F
	10 exemplaires : 70 F
Armements Mondiaux : la Menace Nucléaire. SIPRI.	5 F
	10 exemplaires : 40 F
	100 exemplaires : 300 F

Les commandes sont à adresser à la GO. Participation aux frais de port selon vos possibilités.



Marche des femmes sur l'Assemblée

A la session parlementaire de cet automne, la loi sur l'avortement, dite Loi Veil, votée en 1975 sera rediscutée.

La loi Veil est en danger. C'était déjà une loi qui n'avait pas soulevé un enthousiasme débordant dans le petit monde féministe, parce que imparfaite, parce que mal appliquée, et surtout parce que c'était une loi. Une loi, heureusement, n'englobe pas toute une réalité. Mais enfin c'était un acquis. On se souvient de la très belle péroraison de Simone Veil à la tribune de l'Assemblée Nationale, des chaumières françaises déchirées, du tact et de la sollicitude de Valéry Giscard d'Estaing, enfin la loi Veil symbolisait une certaine idée de la France : on sortait du gaullisme, nataliste et familial, pour entrer dans le libéralisme avancé, émancipationniste et individuel. L'avortement était dans le sens de l'histoire.

Et voilà que l'histoire reflue. Debré en tête, on agite le spectre de la dénatalité en Occident, les

valeurs basculent, tout fout le camp, le libéralisme avancé a fait la preuve, dans l'opinion publique de son indigence. C'est dans ce contexte de reflux qu'il va falloir se battre à nouveau pour l'avortement. Sans le charme de la nouveauté, sans le sel de l'inconnu remobiliser les troupes pour des idées qu'on croyait passées dans les lieux communs, la chose est loin d'être exaltante. De surcroît, les mouvements sociaux subissent, eux aussi, les aléas de la conjoncture ; le mouvement féministe comme le mouvement écologique a du mal à se mobiliser, pour la bonne raison que les troupes, et bien, les troupes, on les cherche. Si on ne veut pas que ce genre de lutte devienne l'exclusivité de petits noyaux parisiens qui cogitent au cours de réunions, il faudrait bien trouver du répondant sur l'ensemble du territoire. Or, il ne faut pas se le cacher, c'est un sacré problème...

Une des angoisses de l'heure, vous allez rire, c'est qu'on se demande qui, mais qui donc, va pouvoir coller les vingt mille affiches titrant victorieusement «avorter, c'est notre droit». A des niveaux comme ça, on mesure le décalage entre l'utopie et le vécu.

Huit cents salopes

L'objectif a cependant été fixé : une marche des femmes sur l'Assemblée Nationale le 6 octobre prochain. On ne peut pas, on n'a pas les moyens de se payer le luxe d'un échec. La dérision serait pire que tout. La dérision, genre vieux nobles dans un château en ruines qui persistent à pratiquer le baise-main. Donc, les mouvements se serrent les coudes, écologistes et féministes sont convaincues de la nécessité où nous sommes de mener l'action en commun : sans compter le grand intérêt qu'il y aurait à confronter les thèses respectives, les participantes voient une opportunité unique d'articuler leurs pratiques. Nous en avons déjà parlé, succinctement, avec la légèreté qui caractérise cet hebdomadaire. (voir G.O. N 265 et 267 de juin 79)

Un appel a été lancé, qui d'ores et déjà est ratifié par huit cent femmes, toutes tendances confondues, et si on vous fait grâce de la liste, on vous signale cependant qu'il y a aussi bien des stars de la plume comme Simone de Beauvoir que des politiques comme Huguette Bouchardeau et des femmes comme vous et moi. La liste est ouverte, absolument ouverte, le maximum de noms obtenant le maximum d'impact. Pas besoin d'avoir avorté pour avoir le droit d'être sur la liste. Le contexte politique est en effet bien différent de celui qui a vu la publication de la liste des 343 : il s'agissait de revendiquer une chose considérée jusqu'alors comme infamante ; il s'agit aujourd'hui d'affirmer un soutien massif afin de rappeler l'existence des femmes au bon souvenir des princes qui nous gouvernent. Il s'agit d'affirmer la vigueur d'un mouvement. (1)

Faut-il dresser un bilan de cinq années de loi Veil ? Triste, que triste. D'après les statistiques du Mouvement Français pour le Planning Familial (2) portant sur les neuf premiers mois de l'année 77, dans les hôpitaux de l'assistance publique de la région parisienne,

seulement 5.702 IVG ont été pratiquées sur les 9.136 qui avaient été demandées. «Ce chiffre très faible démontre amplement que les hôpitaux sont très réticents pour appliquer la loi. Comment croire qu'il n'y a que 5.702 IVG pour une population équivalente au quart de la population française ? Où sont les autres IVG Dans quelles conditions ? A quel prix ?

Le code pénal

De surcroît, la loi Veil ne dépénalise pas l'avortement : elle n'introduit qu'une suspension provisoire de la loi réprimant l'avortement. L'article 317 du code pénal, pour le nommer. En effet, la loi du 17 janvier 75, portant le numéro 75-17, maintient dans son article premier que «la loi garantit le respect de tout être humain dès le commencement de la vie ; il ne saurait être porté atteinte à ce principe qu'en cas de nécessité et selon les conditions définies par la présente loi». Et ce n'est que l'article deux qui prescrit «Est suspendue pendant une période de cinq ans à compter de la promulgation de la présente loi, l'application des dispositions des quatre premiers alinéas de l'article 317 du code pénal, lorsque l'interruption volontaire de grossesse est pratiquée avant la fin de la dixième semaine par un médecin dans un établissement d'hospitalisation publique ou un établissement d'hospitalisation privé satisfaisant aux dispositions de l'article L 176 du code de la santé publique».

Voici le commentaire juridique qu'en donne Gabriel Roulo de Boubée : «D'un point de vue théorique, quelle est la nature de cette cause d'impunité ? Il s'agit, à n'en pas douter, d'un fait justificatif : L'avortement est un délit, mais l'élément légal se trouve neutralisé lorsqu'existent certaines circonstances. Ceci posé, à quel type de fait justificatif convient-il de se référer ? On a parlé, à plusieurs reprises au cours des débats, de légitime défense, mais c'est là une analyse difficile à admettre : Peut-on dire notamment que l'on est en présence d'une agression, et d'une agression injuste ?».

D'autres dispositions limitent la loi Veil, à commencer par sa durée, cinq ans seulement, avec l'idée bien ancrée que cette période probatoire ne constitue en aucun cas un gage pour l'avenir ; les députés peuvent tout-à-fait bien y

revenir. Ensuite, les entraves sont accumulées sous forme de pressions diverses qui restreignent considérablement le droit. La limite du délai légal de dix semaines de grossesse, s'il se défend d'un point de vue médical, met les femmes dans une situation catastrophique dès lors que les démarches à faire auprès des médecins traînent en longueur. Toujours d'après le planning familial, «si les femmes s'alertent de plus en plus tôt, ce n'est pas pour autant que les femmes ont rapidement leur solution : 95,75% des demandes s'expriment dans le cadre légal, dont 70,08% avant 9 semaines d'aménorrhée (7 semaines de grossesse) et 25,10% entre 9 et 12 semaines d'aménorrhée (moins de 10 semaines de grossesse). Or on s'aperçoit que seulement 30% des femmes ont une solution avant 8 semaines, c'est à dire qu'il y a en moyenne deux semaines d'écart entre la demande et la résolution de la demande».

Les limites

Une autre limite concerne les mineures et les immigrées. L'obligation de l'autorisation parentale pour la mineure conduit à des conflits sans nom. Or une enquête du Planning sur l'âge des demandes d'IVG fait apparaître que 1,19% ont moins de 16 ans et 8,3% ont entre 16 et 18 ans. Ce qui est en revanche surprenant, c'est que pour une mineure, il n'y a pas besoin d'autorisation parentale pour un accouchement ou un abandon d'enfant... Le MFPP demande que la même procédure de gratuité soit mise en place pour les interruptions volontaires de grossesse que celle prévue pour la contraception. «Un argument à donner réside dans le fait qu'aucune contraception n'étant sans échec possible, les mineures seraient seules pénalisées du manque de progrès techniques».

Quant aux immigrées «l'interruption volontaire de grossesse n'est autorisée pour une femme étrangère que si celle-ci justifie de conditions de résidences fixées par voie réglementaire» (L 162). Les raisons évoquées en 75 ont été que la France ne devait pas devenir le havre d'avortement pour les Italiennes et Espagnoles, tout comme l'Angleterre l'avait été pour les Françaises ! Le Planning demande la suppression pure et simple de cet article.

Pour sortir de l'impasse, il faudrait l'abrogation totale et définitive de la loi de 1920, c'est à dire de l'article 317 du code pénal, en un mot la dépénalisation de l'avortement. Mais des deux côtés, on fourbit ses armes. Les partisans de la croissance démographique vont soutenir que le fléau du siècle, la dénatalité, s'origine dans la «mentalité contraceptive», tandis que les femmes feront remarquer qu'on avorte ni plus, ni moins, qu'avant la loi Veil, dans de moins mauvaises conditions, c'est tout. Ça va être fastidieux, on sait déjà tout par cœur, mais ce qui est angoissant c'est de se dire que les natalistes n'ont rien perdu de leur frénésie alors que les femmes, elles aimeraient passer à autre chose.

Catherine Decouan

Une réunion de coordination doit avoir lieu le mercredi 5 septembre au 46 rue de Vaugirard (Paris, VI^e) pour mesurer un peu l'ampleur des forces. Jusqu'à présent, l'absence des groupes de province s'est fait tragiquement sentir...

(1) Pour organiser la marche, les affiches, auto-collants, tracts se trouvent à Histoires d'Elles (7 rue Mayet 75007 Paris). Les signatures sont à envoyer à F.M.A. BP 370 75625 Paris cedex 13). Les chèques de soutien à Colette Grandgérard N 50646109 Société Générale. 118 Faugourg Saint Antoine BS 1520-75012 Paris

(2) Mouvement Français pour le Planning Familial. 94 boulevard Masséna 9 Villa d'Este 75013 Paris Tél. 584 84 18.